

**OMBRES
ET LUMIÈRES**

SIÈCLE BLEU

DU MÊME AUTEUR :

Siècle bleu, JBz & C^{ie}, 2010.

Jean-Pierre Goux

OMBRES ET LUMIÈRES

SIÈCLE BLEU

© Hugo et Compagnie, 2012
38, rue La Condamine
75017 Paris
www.hugoetcie.fr

Dépôt légal : mai 2012
ISBN : 9782755609042
Imprimé en France (Corlet)

Hugo ↔ Roman

*À Chantal et Jean-Paul, mes parents.
À Hélène, Madeleine, Henri et Paul, mes grands-parents.
À la Grotte bleue.*

AVERTISSEMENT

Tous les personnages de ce roman sont fictifs à l'exception des personnages historiques cités. Toute similitude avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait donc une pure coïncidence. Les curieux événements qui ponctuent ce récit doivent cependant beaucoup aux coïncidences, aussi appelées synchronicités, dont on pourrait longtemps débattre du caractère fortuit ou inéluctable.

Le temps du monde fini a commencé.

Paul Valéry,
Regards sur le monde actuel, 1931.

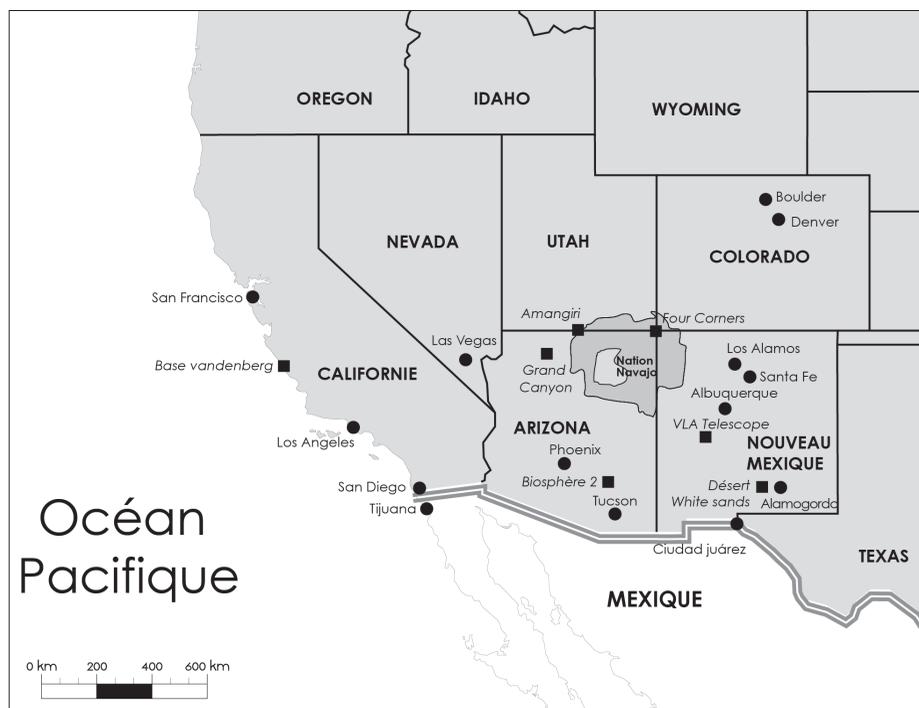
*Ce jour-là, alors que j'étais étendu sur la plage de Nice, je me
mis à éprouver de la haine pour les oiseaux qui volaient de-ci,
de-là, dans mon beau ciel bleu sans nuage, parce qu'ils
essayaient de faire des trous dans la plus belle
et la plus grande de mes œuvres.*

Yves Klein,
Manifeste de l'hôtel Chelsea, New York, 1961.

*Dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en
marche : il faut les créer, et les solutions suivent.*

Antoine de Saint-Exupéry,
Vol de nuit, 1930.

Carte de l'Ouest américain



Résumé de Siècle bleu

Cornelius Fox et le *New American Dream*

2000. Au lendemain de l'élection du président américain, un puissant groupe d'hommes d'affaires, le *New American Dream*, se réunit secrètement autour du vieux milliardaire texan Cornelius Fox, afin de décider des orientations économiques et politiques de la décennie à venir.

Prévoyant la fin du pétrole pour le milieu du siècle, Cornelius Fox propose de faire main basse, avant les Chinois, sur l'hélium 3 lunaire, combustible des futures centrales nucléaires à fusion et seule source d'énergie capable de subvenir aux insatiables besoins énergétiques des humains. Pour y parvenir, les Américains doivent retourner sur la Lune.

2008. Huit ans plus tard, le programme lunaire de Washington n'a toujours pas vu le jour alors que les Chinois, eux, ont continué d'avancer. Cornelius Fox charge donc Robert Carlson, le président nouvellement élu, de le mener à bien. Pour l'aider à atteindre cet objectif, le vieux milliardaire place son plus proche conseiller, le jeune et ambitieux Mike Prescott, au poste de secrétaire à la Défense, et offre

aussi l'appui de son conglomérat, CorFox, habitué des opérations les plus troubles.

Avec l'aide de la NASA, le président Carlson et Mike Prescott décident de donner enfin corps à ce programme spatial. Afin de séduire les Américains et d'obtenir le financement de cet effort malgré une conjoncture économique déplorable, ils mettent en place un important dispositif de communication et sélectionnent l'un des membres de l'équipage, un certain Paul Gardner, à travers une émission télévisée. Au cours des quatre années de sa formation, ce jeune homme, diplômé d'astronomie et rêveur impénitent, tient un blog quotidien et devient l'idole de la population.

Un an après la réélection du président Carlson, Paul Gardner, qui fête ses trente-cinq ans, s'envole vers la Lune avec les trois autres membres de l'équipage Columbus 11, devançant la mission chinoise de seulement quelques semaines. Le major Gary Tyler se trouve à bord avec lui et deux autres coéquipiers. Cet ancien *Marine*, imposé par le président américain, est chargé d'exécuter le plan secret imaginé par Carlson, Prescott et Fox : il doit activer une arme dévastatrice, qui servira à détruire la capsule chinoise lors de son passage autour de la Lune. Pour faire pression sur lui, le gouvernement américain a enlevé sa fille de huit ans, Janie.

Abel Valdés Villazón et la traque de Gaïa

Au même moment, l'ami d'enfance de Paul Gardner, Abel Valdés Villazón, réalise lui aussi son rêve le plus fou. Ce jeune homme aux dons de chamane mène depuis quelques années une double vie d'entrepreneur et de guérillero écologique. Le jour, il est à la tête de Biosphere Economics, une société spécialisée dans les études environnementales et économiques, qu'il a fondée avec sa femme Lucy Spencer, en Arizona. La nuit, il gère dans le plus grand

secret Gaïa, une organisation activiste prête à tout pour sauver la planète et l'humanité.

Depuis le décollage de la mission Columbus 11, Gaïa multiplie les actions spectaculaires. Abel rêve qu'au retour de Paul, le monde ait changé. Suite au sabotage du bouclier antimissile américain et au sauvetage de dauphins menacés d'extermination au Japon, Gaïa commence à inquiéter l'Amérique et les autres grandes puissances.

L'équipage de Columbus 11 parvient à se poser sur la Lune, mais au moment où l'on célèbre son arrivée, une catastrophe survient. Le laser que Gary Tyler était chargé d'activer s'emballe, et l'ensemble de l'équipage est tué par l'explosion. Contraints de dissimuler aux Chinois et au reste du monde la véritable cause de l'accident, les États-Unis choisissent de le présenter comme un attentat et de désigner Gaïa comme responsable. Toute l'administration du pays est alors mobilisée pour identifier et traquer le leader de cette organisation inconnue des services secrets.

Abel, ébranlé par cette injustice et par la mort de son ami, devient malgré lui l'ennemi public numéro un. Il n'a plus d'autre choix que d'entraîner Lucy – à qui il avait caché l'existence de Gaïa – dans sa quête de vérité.

Paul Gardner et le Siècle bleu

Avec l'aide du professeur Pungor, un vieil ami astronome, Lucy et Abel déchiffrent un message en provenance de la Lune et découvrent que Paul est toujours en vie. Conscients du danger que leur fait courir cette information, ils placent les équipes de Biosphere Economics en sécurité à l'intérieur d'une montagne creusée et aménagée par Gaïa et les Navajos.

Les États-Unis ont arrêté João Amado, un membre de Gaïa, et obtiennent de lui l'identité du leader de l'organisation. Washington ordonne alors la destruction

du laboratoire écologique Biosphere 2, et lance toutes les forces du pays à la recherche d'Abel et de son épouse.

Dans un autre message, que ces derniers parviennent à capter, Paul apporte les preuves qu'une arme américaine a été envoyée sur la Lune. Il publie également une lettre de Gary Tyler, écrite juste avant sa mort, dans laquelle l'astronaute expose en détail le plan de Washington contre la Chine. Il y explique qu'il a l'intention de se sacrifier pour détruire le laser. Il ignore alors que l'explosion provoquée va emporter les deux autres coéquipiers et endommager l'atterrisseur Columbus 11, rendant impossible le retour de Paul Gardner sur Terre.

Seul survivant, Paul est capable d'émettre mais ne peut recevoir aucune communication. Affecté par l'inhalation du régolithe lunaire, une poussière très abrasive, il est aussi dans un état de santé critique. Bouleversé par le cynisme des dirigeants américains et fasciné par la beauté de la Terre, vue depuis l'espace, il lance dans un nouveau message un appel à l'espoir : le Siècle bleu.

Je suis certain que ce siècle, si noir, pourrait devenir bleu.

Il suffit de peu de chose, juste que nous le voulions ensemble.

Cet effort doit s'inscrire dans la durée.

Un siècle par exemple.

Le temps nécessaire pour bâtir une cathédrale.

L'humanité doit inscrire son action dans un temps qui la dépasse.

C'est ça : rêvons d'un Siècle bleu.

Celui de la réconciliation entre les Hommes, la Terre et le Cosmos.

Celui qui permettra à nos enfants de continuer à vivre normalement.

Celui dont les générations futures pourront être fières.

Pensons à leur joie si nous réussissons.

Et à notre honte si nous échouons.

Nous pouvons réussir.

Au milieu du haut plateau du Nouveau-Mexique, où ils se trouvent avec le professeur Pungor, Lucy et Abel décident de publier les messages de leur ami.

Le monde apprend alors avec stupeur que l'astronaute est vivant et que le gouvernement américain a menti. Le président Carlson, pris dans la tourmente, est victime d'une crise cardiaque et sombre dans le coma. Il est remplacé au pied levé par le vice-président Lewis. La population, descendue dans les rues, exige la démission du gouvernement et le sauvetage de Paul Gardner, en même temps qu'elle rêve de son Siècle bleu et des photos de la Terre qu'il a prises depuis la Lune.

De l'autre côté de l'océan Pacifique, le président chinois et les responsables de l'Armée populaire de libération hésitent à lancer une attaque nucléaire contre les États-Unis. Ils sont également les seuls à pouvoir sauver Paul Gardner.

Principaux personnages de Siècle bleu

Amado, João	36 ans	Membre de Gaïa détenu par les États-Unis.
Carlson, Robert	61 ans	Président des États-Unis.
Fox, Cornelius	85 ans	Président du conglomérat CorFox.
Gardner, Paul	35 ans	Astronaute de la mission Columbus 11.
Hozho	39 ans	Chef navajo et ami d'Abel Valdés Villazón.
Lewis, James	72 ans	Vice-président des États-Unis.
Li, Jinsong	65 ans	Président de la République populaire de Chine.
Prescott, Mike	44 ans	Secrétaire à la Défense des États-Unis.
Pungor, Laszlo	85 ans	Radioastronome.
Spencer, Lucy	35 ans	Économiste et entrepreneur. Mariée à Abel Valdés Villazón.
Tyler, Gary	44 ans	Ancien <i>Marine</i> et astronaute de la mission Columbus 11.
Tyler, Janie	8 ans	Fille du major Gary Tyler.
Valdés Villazón, Abel	35 ans	Chercheur et entrepreneur, leader de l'organisation éco-activiste Gaïa. Marié à Lucy Spencer.
Valdés Villazón, Clara	59 ans	Chercheur, tante et mère adoptive d'Abel Valdés Villazón.

Première partie Nouvelle Lune



*Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié,
parce qu'il a été proprement fait.*
Honoré de Balzac,
Le Père Goriot.

Jour 1, Zhongnanhai, Siège du Parti communiste, Pékin, République populaire de Chine.

Le président Li Jinsong regardait dans le vide. Il devait sans doute prendre la décision la plus lourde de l'histoire de son pays. Il se trouvait avec les membres de la Commission militaire centrale, composée de généraux de l'Armée populaire de libération et de Wu Jinhua, son ministre de la Défense. Tapi sous la surface de l'océan Pacifique, un sous-marin attendait des instructions. Ses missiles nucléaires Julang-2 étaient prêts à être tirés.

Les experts du ministre Wu avaient disséqué les preuves fournies par l'astronaute Paul Gardner quelques heures auparavant. Ils étaient formels, les Américains avaient bien envoyé une arme avec la mission Columbus 11, violant ainsi le traité de l'ONU interdisant toute activité militaire sur la Lune. Cette arme, qui visait la future capsule chinoise, leur aurait surtout barré l'accès aux vastes champs d'hélium 3, seuls capables de répondre durablement aux besoins énergétiques des humains. Certes, il restait encore du pétrole pour quelques décennies, mais c'était à peine le temps nécessaire à la construction d'une chaîne logistique entre la Terre et la Lune. L'avenir se jouait maintenant.

Même si le plan américain n'avait pas fonctionné, la Chine se devait de réagir avec la plus grande fermeté. Au moment où elle était en passe de dominer le monde, il en allait de sa crédibilité internationale. Les généraux présents prônaient l'emploi de frappes balistiques conventionnelles, ou même nucléaires. Li Jinsong ne parvenait pas à s'y résoudre. La riposte de Washington pouvait être terrible. Le système économique mondial, déjà moribond, ne pourrait se remettre de leur affrontement. Cependant, si Li Jinsong ne réagissait pas assez vigoureusement, la Commission militaire centrale et les membres du parti ne le lui pardonneraient pas non plus. Ils montraient d'ailleurs

des signes d'impatience. Le président chinois était pris au piège.

À Washington et dans les grandes villes des États-Unis, la situation devenait incontrôlable. Les Américains avaient découvert les mensonges de leur gouvernement et envahi les rues. L'organisation éco-activiste Gaïa et son leader Abel Valdés Villazón avaient été blanchis par le témoignage de Paul Gardner. Le sauvetage de l'astronaute, réclamé par les foules, tenait désormais à la bonne volonté de Pékin. Le président des États-Unis avait sombré dans le coma et le vice-président Lewis harcelait Li Jinsong pour négocier une issue pacifique à cette crise. Les termes proposés étaient pour l'instant inacceptables. Li Jinsong avait refusé de prendre ses appels.

À cet instant, l'un de ses conseillers s'immisça dans la salle de crise.

– Monsieur le Président, il y a un nouvel appel pour vous. C'est urgent.

– Encore ce Lewis ? demanda-t-il, agacé qu'on le dérange.

– Non, Monsieur le Président. Ce n'est pas lui, cette fois-ci.

L'homme s'approcha et murmura le nom du mystérieux correspondant qui osait importuner le président chinois. Le visage de ce dernier se figea. Il se leva et suivit son conseiller hors de la salle de crise. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il avait l'air déterminé.

– Il n'y aura pas de représailles, lâcha-t-il. Je viens d'en obtenir la garantie.

Surpris, les membres de la Commission militaire centrale se regardèrent.

– Camarade Li, cela veut dire que vous autorisez la mise à feu ? demanda le ministre de la Défense.

Avant de répondre, Li Jinsong expliqua les détails de son plan. Chacun de ses mots fit blêmir l'assistance.

Jour 1, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Lucy fut réveillée par une migraine intense. Il lui fallut quelques instants pour se remémorer l'endroit où elle se trouvait : au cœur d'une haute plaine du Nouveau-Mexique, à l'intérieur d'une voiture. Le moteur tournait au ralenti. Une chaleur sèche et étouffante s'échappait du système de ventilation. Elle baissa le chauffage et avala une gorgée d'eau minérale. Les voyants du tableau de bord éclairaient le visage d'Abel, son mari, profondément endormi. Elle regarda sa montre : il était presque six heures. À travers le pare-brise, on ne distinguait rien. Le monde extérieur s'était évanoui.

Lucy avait besoin de se dégourdir les jambes et l'esprit. Elle essaya d'ouvrir la portière, mais celle-ci lui résista. Elle donna un léger coup d'épaule pour la débloquer, et sursauta quand une substance molle et glacée lui glissa le long du bras. Il avait simplement neigé. Elle comprit mieux pourquoi elle ne voyait rien : la voiture était recouverte d'une couche de poudre blanche. La jeune femme enfila ses bottes, son blouson et sortit du véhicule. Le ciel était clair à présent, les nuages avaient emporté ailleurs leurs flocons. La Lune, nouvelle, n'était pas visible, mais les étoiles scintillaient et éclairaient de leurs faibles feux la neige, qui s'offrait à perte de vue dans ce cirque naturel. Il faisait froid mais Lucy se sentait bien. Elle n'osait pas avancer de peur de souiller ce grand champ immaculé.

Une étoile filante traversa le ciel, phénomène rare pour une fin d'automne. Lucy fit un vœu. La veille, Abel et elle avaient révélé au monde un mensonge d'État sans précédent, mais les péchés des Hommes avaient maintenant été lavés par la neige. Ils disposaient d'une feuille blanche sur laquelle ils n'avaient plus qu'à écrire l'histoire dont ils rêvaient. Le Siècle bleu imaginé par leur ami Paul Gardner. Tout était possible. Dans le silence de la nuit, Lucy demeura immobile et savoura cet instant.

Elle fit quelques pas pour aller s'allonger dans la neige fraîche. Elle ferma les yeux et se vit étendue au milieu de cette plaine de coton, ses longs cheveux blonds dispersés autour de son visage. Elle eût voulu que cette sensation de plénitude durât toujours.

Dans sa rêverie, le ciel noir s'illumina soudain. Les étoiles disparurent. Les cimes des montagnes qui bordaient le plateau se dessinèrent très nettement, comme éclairées par l'arrière. La lueur se fit de plus en plus intense et, tel un tsunami, elle submergea les crêtes pour déferler dans la plaine. Lucy se protégea les yeux. Elle ne rêvait plus. Le plateau entier était inondé de cette lumière surpuissante.

Elle regarda en direction de la voiture. Abel était sorti. Elle courut vers lui en se protégeant instinctivement le visage. Les yeux de son mari s'étaient transformés. Il fixait cette lumière comme un enfant qui défie le soleil.

Puis l'intensité de la lueur baissa. Alors seulement, ils virent la Chose apparaître dans le ciel devenu rose. Une méduse. Une immense méduse violacée qui s'élevait, au loin, derrière les montagnes, et qui traînait sous elle des tentacules effrayants.

L'avènement du Siècle bleu serait plus difficile que prévu.

Jour 1, Four Corners, Arizona, États-Unis.

Kilchii, l'enfant rouge, se faufila jusqu'au lit de camp où dormait Doli, sa grande sœur.

– Réveille-toi, chuchota-t-il. Il a neigé !

Doli, l'oiseau bleu, eut besoin de quelques secondes pour sortir du rêve, si doux, qui l'enveloppait. Après les révélations de l'astronaute Paul Gardner, la nuit précédente, leur père avait affirmé qu'une ère nouvelle s'ouvrirait bientôt pour le peuple navajo.

– De la neige ? Comment le sais-tu, Kilchii ?

– J'ai regardé sur l'écran de contrôle. C'est tout blanc, dehors.

Certains adultes étaient debout et discutaient dans la grande cuisine. Mais dans le dortoir des enfants, chacun dormait à poings fermés.

– Allez, viens Doli ! insista Kilchii en la tirant par le bras.

Kilchii était un garçon de six ans, espiègle et désobéissant. Doli, de trois ans son aînée, se montrait d'habitude plus raisonnable. Depuis leur arrivée, la veille, dans cette montagne creusée et qui formait un abri gigantesque, seul leur père Hozho était autorisé à sortir. Mais comme la situation s'était améliorée, Doli pensa qu'il n'était plus si grave de quitter le refuge. Elle aussi voulait jouer dans la neige. Son frère et elle avaient l'âge où l'on ne se soucie de rien. Elle arrangea leurs couvertures de manière à faire croire qu'ils étaient toujours couchés, ils enfilèrent leurs habits puis, sur la pointe des pieds, se faufilèrent jusqu'au sas.

Ils actionnèrent le levier dissimulé dans le mur, comme ils avaient vu Hozho le faire. Aussitôt, l'épaisse porte s'ouvrit. Ils traversèrent un premier sas, puis un second. Une fois dehors, ils prirent une grande inspiration. L'air froid de la nuit leur emplit les poumons. Même s'ils avaient beaucoup aimé jouer avec les autres enfants dans l'abri, rien ne valait la liberté. Chaussés de leurs peaux de cuir, Doli et Kilchii

se mirent à courir sur la fine couche de poudre blanche. Ils zigzaguaient en s'amusant des traces qu'ils laissaient. La vie était belle, éternelle.

Derrière eux, le sas se referma automatiquement. Ils se regardèrent, hagards. Ils ignoraient comment l'ouvrir. Tant pis. Le moment venu, ils n'auraient qu'à tambouriner, et quelqu'un finirait bien par les laisser rentrer. La punition serait rude, autant en profiter. Ils coururent donc autour de la montagne jusqu'à la cascade qui jaillissait de la roche. Celle-ci était partiellement gelée, mais l'eau de la rivière demeurait vive. Pendant les beaux jours, les deux enfants y venaient souvent avec leur père. Le petit Kilchii, très vif, s'était montré doué pour la nage. Ils trempèrent leurs mains et s'arrosèrent d'eau glacée, riant aux éclats dans la nuit silencieuse. Ils savouraient chaque instant.

Soudain, un sifflement fendit les airs et un objet de feu vint s'encastrier à une vitesse vertigineuse dans l'une des collines voisines. L'explosion fut très bruyante, mais le calme revint vite, à l'exception d'un vrombissement lointain, qui persista. Doli et Kilchii avaient peur. Ils se mirent à courir et se réfugièrent derrière des rochers.

Au milieu du ciel, à quelques kilomètres d'eux, un flash à la blancheur du magnésium perça alors la nuit. Doli et Kilchii lui tournaient le dos. Ils ne virent pas en direct sa lumière aveuglante, équivalente à celle de cent soleils. Protégés par la pierre, ils survécurent à l'onde de choc qui souffla tout sur son passage, mais la déflagration fit exploser leurs tympanes.

La lumière dans le ciel se transforma peu à peu en une immense boule de feu. Les deux jeunes enfants, pétrifiés, commençaient à avoir très chaud.

Autour d'eux, la neige avait fondu. L'eau sur le sol s'était mise à bouillir. La chaleur était devenue étouffante. Les habits clairs de Doli avaient disparu, ceux de Kilchii, plus opaques, le couvraient encore. Le petit garçon prit sa sœur

par la main pour l'attirer dans la vasque où se déversait la cascade. Doli resta immobile. Sa mâchoire grande ouverte semblait émettre un cri, mais son frère n'entendait rien. Il vit que le large collier d'argent et de turquoise de Doli lui brûlait la poitrine. Kilchii supplia sa sœur de le suivre, mais elle ne bougea pas. Il dut plonger seul, et nagea jusque vers le fond, qui était encore frais. Il retint sa respiration plus longtemps qu'il ne l'avait jamais fait. La température de l'eau ne cessait d'augmenter. D'inquiétantes lueurs multicolores en striaient la surface.

Au bord de l'asphyxie, Kilchii remonta, inspira une grande bouffée d'air vicié, puis plongea encore. Lorsqu'il émergea à nouveau, il s'arrêta un instant. Une lumière irréaliste baignait un paysage de désolation. Il chercha sa sœur sur la berge mais ne trouva qu'un amas fondu d'argent et de turquoise. Doli, l'oiseau bleu, s'était envolée.

Jour 1, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

L'immense méduse n'en finissait pas de monter et de grandir. Lucy était terrifiée. Elle savait très bien ce qu'était cette Chose, mais n'osait pas la nommer. Abel, lui, gardait un visage impénétrable.

Non loin de leur voiture, ils entendirent le professeur Pungor maugréer. Comme à son habitude, le vieil astronome aux allures excentriques ne dormait pas. Il bricolait dans le cabanon situé sous sa parabole et pestait contre ses équipements de radioastronomie qui, subitement, ne fonctionnaient plus.

– Qu'avons-nous fait, Abel ? murmura Lucy, désespérée.

Elle croisa les yeux verts, perçants et indignés de son mari. Il ne répondit pas. Lucy comprit qu'il ne regrettait rien. Aurait-il fallu taire le scandale et abandonner Paul sur la Lune ? Ce n'était pas envisageable, mais ils n'avaient pas imaginé de telles conséquences lorsqu'ils avaient révélé ce que leur ami avait trouvé sur la Lune. Abel serra Lucy contre lui. Le combat n'était donc pas fini. Il ne faisait même que commencer. Attiré par la lumière, le professeur Pungor finit par les rejoindre à l'extérieur.

– Bon sang ! Qu'est-ce que c'est que cette créature ? leur demanda-t-il, stupéfait, en pointant la Chose dans le ciel.

Pungor, qui guettait les extraterrestres depuis près d'un demi-siècle, fut vite déçu. Comme Lucy et Abel, il s'assombrit en comprenant ce qui était en train de se produire. Près de soixante-dix ans après Nagasaki, une attaque nucléaire avait de nouveau frappé la Terre, cette fois sur le territoire américain. La réaction des Chinois contre les États-Unis avait été aussi violente que radicale. Aucun d'eux ne parvenait à y croire.

Lucy, cédant à la panique, demanda à Abel s'ils ne devaient pas fuir. Mais il la rassura : la bombe avait explosé loin

d'eux, à plus de cent kilomètres, peut-être. À cette distance, ils n'avaient rien à craindre, hormis les poussières radioactives, qui mettraient de toute manière plusieurs heures à les atteindre. Abel sentit le vent lui caresser la nuque. Il soufflait en direction du nord-ouest, vers l'explosion. S'il ne tournait pas, les cendres de mort les épargneraient.

Pour Abel, la priorité était tout autre. Il réfléchissait en grattant les courts cheveux qui couvraient son crâne. De l'autre côté des montagnes, au nord-ouest, se trouvait justement l'abri où les employés de leur société, Biosphere Economics, s'étaient réfugiés avec les Navajos. Ils étaient en grand danger. Il fallait qu'Abel sache exactement où la bombe était tombée.

À l'intérieur de la cabane, les instruments de Pungor se remirent à crépiter. Le vieil astronome rentra aussitôt et tripota les boutons de son antique télévision. Lucy et Abel restaient là, muets, à observer l'ignoble créature qui se formait lentement dans le ciel, et dont ils étaient indirectement responsables. Pungor revint vers eux en trépignant.

– Venez vite ! Une conférence de presse est sur le point de commencer à la Maison Blanche !

Ils le suivirent à l'intérieur de la cabane. Janie dormait profondément sur le lit de fortune que lui avait préparé Pungor, et Margaret, la poule rousse qui tenait compagnie au vieux professeur, se tenait blottie contre elle. Janie était la fille du major Gary Tyler, l'un des astronautes défunts de la mission Columbus 11. La petite orpheline n'avait que huit ans. Lucy et Abel s'étaient enfuis avec elle de Houston, quelques jours plus tôt. Ils avaient assisté là-bas à une cérémonie en l'honneur de l'équipage. Il valait mieux qu'elle ne voie pas ce qui se passait dehors.

Lucy et Abel regardèrent l'écran. Ils ne tarderaient pas à savoir ce qui s'était réellement passé. À Washington, il était plus de huit heures. Dans la traditionnelle salle de conférences de la Maison Blanche, le pupitre présidentiel, vide,

faisait face à un parterre de journalistes épuisés. Ils avaient attendu toute la nuit que le gouvernement s'exprime sur ses mensonges, alors qu'à l'extérieur, les émeutes faisaient toujours rage. La plupart d'entre eux pariaient sur la démission du président Carlson, même si celle-ci devait fragiliser la gestion de la crise avec Pékin. Personne ne savait pour l'instant qu'il était dans le coma. Les commentateurs les plus imaginatifs tablaient sur une guerre civile menée par Gaïa, l'organisation éco-activiste d'Abel, dont la popularité avait grimpé en flèche après les révélations de la veille.

Lucy et Abel trouvèrent les journalistes plutôt calmes. Ils comprirent que la nouvelle de l'explosion atomique survenue quelques minutes plus tôt n'était pas parvenue jusqu'à cette salle, où des brouilleurs avaient probablement été activés pour empêcher toute communication avec l'extérieur. En revanche, dans les rédactions et sur les réseaux sociaux l'information avait dû commencer à circuler activement.

Deux hommes se présentèrent à la tribune, la mine sombre. À la surprise générale, il ne s'agissait pas du président Carlson, mais du vice-président Lewis et de Mike Prescott, le secrétaire à la Défense. Depuis l'élection de Carlson, James Lewis était invisible. C'était d'ailleurs là son rôle : se tenir prêt, au cas où. Sa présence, donc, n'augurait rien de bon. Le grand public le connaissait peu. Il avait mené une carrière à la fois dans le privé et le public, où il avait notamment dirigé la CIA. On disait qu'il était un homme de fer. Ancien *quarterback* de l'équipe de Princeton, il conservait, à soixante-douze ans, une carrure d'athlète et toisait l'assistance du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Prescott, lui, semblait épuisé. Il avait à peine la quarantaine mais ses traits émaciés par cette crise, son crâne dégarni et ses petites lunettes rondes le vieillissaient considérablement.

Mesdames, Messieurs, l'heure est grave. La lutte contre le mal, engagée contre Gaïa, ne fait que commencer.

Le ton était donné. Une rumeur enfla dans les rangs. Les journalistes se demandaient bien ce que Lewis allait leur raconter et pourquoi, surtout, le président Carlson n'était pas là.

Notre nation a été la cible d'une effroyable entreprise de déstabilisation. La situation est maintenant sous contrôle mais nous n'avons pas pu en éviter toutes les répercussions.

Cette phrase ambiguë attisa la curiosité des journalistes. Lucy et Abel étaient eux aussi dans l'expectative. Pour accroître la tension dramatique de l'instant, la régie de la Maison Blanche alternait les plans cadrés sur la tribune avec ceux montrant les réactions de la salle, ce qui était inhabituel.

Un mot d'abord sur le président Carlson. Vous devez certainement vous interroger sur son absence. Très affecté par les graves événements de la nuit dernière, il a été victime d'un arrêt cardiaque. Il se trouve toujours ici, à la Maison Blanche, en salle de réanimation. Les pronostics du corps médical sont pour l'instant réservés. Les membres du cabinet m'ont donc confié temporairement les pouvoirs, comme le prévoit le vingt-cinquième amendement de notre Constitution.

L'audience accusait le choc de cette nouvelle. Au moment où une joute diplomatique s'engageait avec Pékin, le pays était décapité.

L'astronaute Paul Gardner est bien vivant. Nous l'avons appris comme vous, hier soir. Nous avons découvert, comme vous aussi, ses accusations à propos de cette arme qui aurait été envoyée sur la Lune pour détruire la prochaine mission chinoise. Nous avons donc analysé avec le plus grand soin les éléments communiqués par Gardner.

Lewis marqua un temps d'arrêt pour ménager son effet.

Dès les premières vérifications, il est apparu qu'il s'agissait d'informations falsifiées.

Cette fois-ci, la foule gronda. Un des responsables de la communication de la Maison Blanche fit signe à l'audience de se taire. Lewis fit projeter une première image sur un écran. Il s'agissait d'une pièce du laser photographié par Paul Gardner. Une deuxième image montrait un fragment de la lettre manuscrite laissée par Gary Tyler, dans laquelle celui-ci accusait le gouvernement américain de l'avoir contraint à activer l'arme qui devait détruire la capsule chinoise. Un expert de la CIA vint rejoindre le vice-président et expliqua en quoi ces preuves étaient fausses et comment elles avaient été fabriquées. Même si sa démonstration n'était guère probante, elle suffit à semer le doute chez certains des présents.

Perdu dans ses réflexions, Abel ne disait mot. Le gouvernement américain utilisait une technique de manipulation classique. Pour démonter une théorie, il suffisait d'en rechercher les éléments isolés et fragiles, de les extraire de leur contexte et de les disséquer jusqu'à un niveau de détail où le vrai n'avait plus aucune chance d'être distingué du faux. On pouvait ensuite extrapoler ces conclusions partielles pour décréter l'invalidité de l'ensemble. Une fois le doute introduit, pour vraiment l'emporter, il ne restait plus qu'à brandir un argument décisif, dont la partie adverse n'avait pas connaissance, et qui l'ébranlerait définitivement. Abel savait déjà de quoi il s'agirait.

Cela ne fait donc plus de doute : Paul Gardner, le meilleur ami d'Abel Valdés Villazón, fait lui aussi partie de Gaïa.

Lucy et Abel s'indignèrent. Paul n'avait jamais fait partie de Gaïa. Il ignorait même qu'Abel en était le créateur.

Ce dernier voulait justement le lui révéler à son retour de mission.

Pour preuve, la famille Gardner s'est volatilisée, tout comme la tante de Valdés Villazón. Les deux familles résidaient toujours à Boulder dans le Colorado, la ville où l'astronaute et le leader de Gaïa ont grandi ensemble.

Les ordures, pensa Abel, tandis que Lucy observait l'écran d'un air écœuré. Qu'avaient-ils fait des Gardner et de Clara, sa tante ? Dans la salle de conférences, les journalistes s'observaient, sceptiques.

Pour démontrer que ces pièces étaient des faux, il nous a fallu plusieurs heures. Des heures précieuses durant lesquelles nous avons dû contenir la fureur des responsables chinois.

Enfin Lewis abordait le sujet que tout le monde attendait.

Après d'intenses négociations, nos arguments ont finalement été entendus par le président Li Jinsong, il y a quelques minutes seulement.

Une vague de soulagement parcourut l'assistance. Personne, ici, ne savait pour l'explosion. Ce n'était qu'une question de minutes. Sur les chaînes locales du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, l'information devait déjà être publique.

Abel guettait toujours l'argument massue qu'emploieraient Prescott et Lewis pour rendre leur mensonge indiscutable. Un long silence suivit. Les journalistes, qui pensaient que la conférence de presse touchait à sa fin, s'apprêtaient déjà à submerger le vice-président de questions. Mais il reprit alors la parole.

Malheureusement, il était déjà trop tard. À cause de Gaïa, l'irréparable avait été commis par Pékin. Je laisse la parole au secrétaire à la Défense.

Chacun retint son souffle. Prescott se déplaça lentement jusqu'au pupitre.

Il y a quelques heures, commença-t-il, alors que nous n'avions pas encore réuni les éléments suffisants pour convaincre Pékin, les dirigeants chinois sont passés à l'action. Cinq missiles nucléaires ont été tirés d'un sous-marin chinois stationné dans l'océan Pacifique.

Cinq missiles ? Abel n'en revenait pas. Où étaient-ils tombés ? En tout cas, les Chinois n'avaient pas eu peur des représailles.

Quatre d'entre eux ont été heureusement détruits par notre bouclier antimissile. Mais le dernier n'a pu être intercepté, faute d'investissements dans un système jugé trop coûteux par certains.

Prescott marqua un temps d'arrêt. Le leader de Gaïa comprit que cette mention lui était destinée. Deux semaines auparavant, son organisation s'était en effet attaquée au bouclier antimissile américain. Ce système, source de dépenses abyssales, représentait aux yeux d'Abel le comble de l'arrogance diplomatique. S'il avait eu le secrétaire à la Défense en face de lui, il l'aurait volontiers égorgé.

Et ce missile nucléaire vient de s'écraser sur notre sol...

Cette phrase fut un coup de tonnerre. L'horreur qui se dessina sur le visage des journalistes dut probablement saisir

tous ceux qui suivaient l'intervention de Prescott et Lewis à la télévision. Chacun imaginait que le missile ait pu tomber près d'un proche.

... dans une région quasi déserte du Nouveau-Mexique.

Le secrétaire à la Défense pointa sur une carte la zone dite de Four Corners, située au croisement de quatre États : l'Arizona, le Colorado, le Nouveau-Mexique et l'Utah. Ce fut un soulagement pour tout le monde. Personne dans l'assemblée ne semblait avoir d'ascendance navajo. Lucy et Abel étaient en revanche tétanisés. La zone d'impact se situait en plein cœur du territoire indien, exactement là où étaient cachés les employés de Biosphere Economics et leurs familles. Prescott n'avait pas donné la localisation exacte, il était donc encore possible d'espérer.

Les images que vous allez voir ont été tournées par le Pentagone, il y a quelques minutes.

Le référentiel mental des téléspectateurs allait être dynamité par ce qu'ils allaient voir autant qu'il l'avait été le 11 septembre 2001. Personne n'était préparé à ce que Prescott allait montrer.

Les journalistes, majoritairement jeunes, n'avaient pour la plupart jamais observé d'explosion atomique. Les tests américains en atmosphère s'étant arrêtés en 1963, la menace nucléaire, devenue invisible, s'était banalisée et avait rejoint la cohorte d'épées de Damoclès avec lesquelles l'humanité s'était habituée à vivre. À la fin de la Guerre froide, elle avait complètement disparu des esprits, mais pas des arsenaux ni des bras de fer diplomatiques.

Le vice-président et le secrétaire à la Défense reculèrent d'un pas, afin que chacun puisse observer l'écran dans sa totalité. Dans un geste tout à fait inhabituel, les techniciens

baissèrent le niveau de la lumière dans la salle de presse : l'assemblée devait profiter totalement du spectacle.

La bombe explosa en altitude. Les journalistes virent tout d'abord le flash, ou plutôt ne le virent pas, car ils durent se cacher le visage. Le Pentagone, désireux de marquer les esprits, n'avait pas atténué la luminosité aveuglante du film. Alors seulement, ils furent secoués par la monstrueuse déflagration. On en vit certains prendre par réflexe la main de leur voisin, comme s'ils traversaient en avion une zone de turbulences. Puis ce fut une boule de feu, qui gonfla exponentiellement et emplit l'écran. La salle était illuminée par les reflets rouges et violacés de l'explosion. Les visages figés des journalistes n'exprimaient que terreur.

La caméra pointa ensuite vers le ciel, exhibant le nuage. Prescott laissa le film encore une bonne minute, pour que tous s'imprègnent de l'image de ce champignon violet que Lucy et Abel avaient vu de leurs yeux. Enfin le vice-président Lewis reprit la parole.

Le gouvernement fait le nécessaire pour boucler la zone et protéger les populations des conséquences de cette attaque, dictée par la folie de Gaïa. Par ailleurs, le gouvernement chinois nous a assuré son soutien inconditionnel dans notre lutte contre l'éco-terrorisme. La guerre contre Gaïa est maintenant totale. Nous allons éradiquer ce fléau. Que Dieu bénisse l'Amérique.

Les journalistes étaient pétrifiés. Ils hoquetaient et suffoquaient. Quelques-uns d'entre eux n'avaient pas supporté la violence des images et s'étaient évanouis. Aucun ne trouva en tout cas la force de parler. Il n'y eut aucune question.

Dans les foyers américains, dont beaucoup suivaient la conférence à la table du petit déjeuner, ces images eurent un impact terrifiant. Elles ne tarderaient pas à faire le tour

de la planète. Quant aux manifestants qui, partout dans le pays, avaient passé la nuit dehors, ils rentrèrent chez eux, bouleversés.

Le choc était total et la victoire du gouvernement américain écrasante. Lucy et Abel arboraient des mines blafardes. Gaïa n'avait rien à voir avec cette bombe et ils le savaient l'un comme l'autre. L'attaque nucléaire n'était que la réponse des Chinois à l'affront américain. En revanche, ils n'avaient pas envisagé une réaction aussi violente de la part de Pékin, ni cet incroyable revirement que Washington avait réussi à négocier. Rivés à l'écran de télévision, ils ne virent pas les larmes perler aux yeux du professeur Pungor.

Jour 1, Maison Blanche, Washington, États-Unis.

Cornelius Fox attendait dans le bureau ovale que James Lewis et Mike Prescott reviennent de leur conférence de presse. Il se remémorait les événements qui avaient ponctué cette nuit inoubliable.

Après les révélations de Paul Gardner la nuit précédente, Cornelius Fox avait essayé d'entrer en contact avec le secrétaire à la Défense. En vain. Prescott avait coupé le système de communication de l'avion qui le ramenait de la base militaire de Diego Garcia, dans le Pacifique. Cette attitude avait rendu Fox hystérique. On n'abandonnait pas une partie en plein milieu, surtout avec lui. Certes la situation était grave, mais les États-Unis en avaient vu d'autres et s'en étaient toujours sortis. Ce n'était là qu'une question d'imagination et de communication.

Cornelius Fox avait donc assailli l'avion de Prescott de messages radio, n'hésitant pas à menacer de mort les pilotes qui refusaient de prendre ses appels. Ceux-ci, rapidement convaincus de sa détermination, lui avaient enfin passé Prescott. Le secrétaire à la Défense avait reçu sans broncher une avalanche d'insultes. Il n'était pas question de tenir tête à Fox.

Les deux hommes s'étaient rencontrés durant la première guerre du Golfe. Dès le départ, le vieux milliardaire avait accordé sa confiance à Prescott. Ce dernier avait alors gravi tous les échelons du conglomérat CorFox et il était devenu l'éminence grise de Cornelius Fox. Lorsque son mentor l'avait placé à la tête du Pentagone aux côtés du président Carlson, Prescott avait savouré cet honneur rare. Mais il savait qu'au moindre faux pas, sa charge pouvait lui être retirée et que les conséquences de ce désaveu lui seraient fatales. Il connaissait la règle du jeu : le conseiller du prince finit souvent dévoré par les lions. Sa couardise venait de lui coûter la tête de l'empire qu'il convoitait, et peut-être plus encore.

Fox avait cependant choisi de maintenir Prescott à son poste de secrétaire à la Défense. Il avait encore besoin de lui et se préoccuperait de son sort plus tard. Il s'appuierait en attendant sur Lewis, le vice-président, qui était l'un de ses hommes de confiance depuis des décennies.

Mû par l'énergie du désespoir, Prescott avait émis une idée qui avait laissé Fox et Lewis pantois. Il s'était rappelé *in extremis* l'une des premières leçons de son maître : « Pour éteindre un feu puissant, allume un contre-feu. » La proposition de Prescott était vraiment insensée mais c'était ce qu'il fallait pour sauver les États-Unis. Grâce à elle, il avait temporairement quitté le statut de condamné à mort.

Le vieux Fox avait pris part à tous les coups fourrés américains des dernières décennies, mais celui-ci dépassait les autres par son ampleur. Il lui avait fallu un nom de code pour l'opération. Lewis avait proposé « Tonnerre noir », qui donnait la réplique au « Siècle bleu » de Paul Gardner. Cela avait fait rire le trio, et Fox avait accepté la suggestion. Résurgence probable de leur enfance oubliée, les grands de ce monde se passionnaient pour les noms de code.

Après cette première mise au point, Fox s'était personnellement chargé de la négociation avec les Chinois. Le président Li Jinsong l'avait pris immédiatement au téléphone, alors que le vice-président Lewis avait essayé durant des heures de le joindre. Ni Prescott ni Lewis ne connurent les termes du marchandage. Le secrétaire à la Défense, d'ailleurs, préférait ne pas savoir. Malgré le temps qu'il avait passé à les côtoyer, Cornelius Fox et son empire gardaient des zones d'ombre qu'il s'était toujours gardé d'explorer.

Comme l'heure tournait et que personne n'avait la puissance de travail de Mike Prescott, il fut donc momentanément réhabilité par Fox et se vit confier de nouveaux pouvoirs. Pendant toute la durée de l'opération et jusqu'à la fin de la

guerre contre Gaïa, en plus des forces armées, les différentes agences et unités du pays dépendraient directement de lui : le FBI, la CIA, la NSA¹ ainsi que le département de la Sécurité intérieure. Le directeur de l'Agence de Défense antimissile, le général McClough, fut également dessaisi de ses fonctions, en pleine crise contre les Chinois. Prescott devint le chef *de facto* de ces unités. Le vice-président Lewis, du coup, n'était plus véritablement utile à Fox, et jouait un rôle de surveillant. Le président Carlson ayant échoué sur toute la longueur, Lewis devait se contenter d'empêcher qu'une nouvelle catastrophe ne s'abatte sur les États-Unis.

Dans le plus grand secret et en usant de tout son art de la dissimulation, Prescott organisa donc l'opération Tonnerre noir, depuis son avion. Il ne dormit pas jusqu'à son arrivée à Washington, pour la conférence de presse du matin.

Cornelius Fox attendait toujours les deux hommes. Les images de la bombe étaient maintenant diffusées en continu dans le monde entier et effectuaient leur action dévastatrice. Comme après le 11 septembre, il faudrait tirer parti de cette catastrophe pour accroître le contrôle sur la population. Ils n'auraient bientôt plus aucun obstacle devant eux.

Le vice-président et le secrétaire à la Défense firent alors leur entrée dans le bureau ovale.

– Félicitations, Messieurs, leur lança le milliardaire. Opération parfaitement exécutée et très belle mise en scène !

– Les honneurs reviennent à Prescott, lui répondit Lewis. C'est lui qui s'est occupé de tout.

Prescott et Lewis s'étonnaient chaque fois de la vigueur de Cornelius Fox. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans et son physique rabougri, le petit homme ne lâchait rien. À côté d'eux, Fox passait pour un nain, mais c'était bien lui qui régnait sur le pays. Il se battrait jusqu'au bout pour protéger son empire.

– Regardez, c'est ce vieux singe de Li, s'exclama-t-il.

1. NSA : National Security Agency. Agence pour la sécurité nationale.

Le président chinois avait fait son apparition sur l'écran de télévision. Conformément à ce qui avait été décidé avec Fox, il présenta solennellement ses excuses au peuple américain et assura Washington de son soutien total dans la traque de Gaïa et de son fondateur.

– Ce petit con ne nous emmerdera plus très longtemps, pesta Cornelius Fox à l'encontre d'Abel Valdés Villazón.

Le secrétaire à la Défense, qui était également chargé de mettre la main sur le leader de Gaïa, s'étonnait de la haine soudaine que Fox semblait lui vouer. Elle avait pris des proportions démesurées depuis que son identité avait été révélée, la veille. Ce n'était pourtant qu'un simple bouc émissaire. Une rivalité personnelle et ancienne semblait opposer les deux hommes. Prescott se demandait bien où elle pouvait prendre son origine, puisqu'ils ne se connaissaient pas.

Li Jinsong termina son discours en annonçant que la mission lunaire chinoise, qui devait partir sept jours plus tard, irait chercher Paul Gardner et le ramènerait aux Américains, pour qu'il soit jugé.

– C'est ce que l'on verra, conclut le vieillard en ricanant.

Les commentateurs, qui appréciaient tout de même l'astronaute, se réjouirent de cette annonce. Malgré les exactions commises par Gaïa, Paul Gardner ne pouvait pas mourir seul sur la Lune. Quoi qu'il en soit, l'intervention télévisée de Pékin permit de sceller définitivement la thèse officielle.

Le vice-président Lewis, nouveau maître des lieux, fouilla dans le bureau ovale et trouva une bouteille de bourbon laissée pleine par Carlson. Il la déboucha et servit ses hôtes. Les trois compères étaient en train de savourer le breuvage quand la sonnerie du téléphone les interrompit. Le responsable de la sécurité de la Maison Blanche demandait à parler de toute urgence au vice-président. Lewis prit la communication et blêmit aussitôt. Il raccrocha brutalement.

– Carlson vient de s'enfuir !

Jour 1, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Les premières heures de la journée avaient été les plus éprouvantes de leur vie. L'espoir d'un Siècle bleu où l'humanité retrouverait sa sérénité s'était évanoui aussi vite qu'il était apparu. Lucy et Abel étaient effondrés. Le professeur Pungor n'avait pas trouvé de mots pour les reconforter, et pour cause : lui-même était anéanti.

Le jour commençait à poindre. Ils étaient prêts à céder au découragement quand Janie se réveilla. Son visage était joyeux, illuminé. Elle paraissait heureuse de se trouver ici, au milieu de ce vaste champ de neige avec eux. Elle n'avait aucune idée de ce qui s'était produit pendant son sommeil. Lucy et Abel la serrèrent très fort contre eux. Quand elle leva la tête, l'inquiétude la saisit. Elle leur demanda ce qu'était ce nuage bizarre dans le ciel.

– Tu n'as rien à craindre, lui confia Abel, il est très loin de nous.

Voilà qui était rassurant, mais cela ne répondait pas à sa question. Elle avait beau n'avoir que huit ans, elle était intelligente et en mesure de comprendre.

– Une bombe a explosé, poursuivit-il. Les Chinois et les Américains se battent pour posséder la Lune.

– Mais pourquoi ? demanda Janie. Il n'y a rien là-haut. C'est tout gris.

Comme elle saisissait tout, Abel lui donna quelques explications.

– Effectivement. C'est tout gris et poussiéreux, mais cette poussière renferme un élément chimique très précieux appelé hélium 3. C'est à cause de lui que la Lune est si convoitée.

– De l'hélium ? demanda Janie. Comme dans les ballons ?

Abel acquiesça. L'hélium 3 était un isotope de l'hélium que l'on ne trouvait en abondance que sur la Lune. Il pour-

rait alimenter les centrales à fusion du futur et avait motivé la course entre les Américains et les Chinois.

– Mais si on lui enlève son hélium, la Lune va se dégonfler ! s'indigna la petite fille avec innocence.

Lucy et Abel sourirent. Pour elle, il fallait continuer à livrer ce combat, à présent démesuré. Même s'il n'avait pas encore d'enfants, le couple ne pouvait se résoudre à léguer aux générations futures une planète où la vie serait insupportable. À trente-cinq ans, c'était à eux, et non plus à leurs aînés, de prendre les armes et de résister.

– C'est la guerre, alors ? demanda Janie.

– Oui, c'est une sorte de guerre, lui répondit Abel, qui ne voulait pas encore tout lui dire. Mais ne t'inquiète pas, nous la gagnerons.

Il n'avait aucune idée de la façon dont il y parviendrait, pourtant le simple fait de formuler la chose lui redonna du courage. Lucy et Abel avaient encore besoin d'être seuls pour analyser la situation. Janie le comprit et alla sagement jouer avec la poule Margaret, qui caquetait de joie en battant des ailes dans la neige.

Pungor, de son côté, suivait les informations et les tenait au courant. Le président chinois venait d'ailleurs de s'exprimer. Quand l'astronome leur rapporta ses propos, Lucy et Abel prirent la mesure du complot qui se tramait : le stratagème élaboré par Washington était démoniaque. La paix scellée par les deux superpuissances, malgré l'attaque nucléaire, démontrait au monde entier que les preuves fournies par Paul Gardner étaient fausses. Au monde entier moins la multitude de sceptiques qui demeuraient.

– Pour avaler ça et soutenir la version de Washington, le président Li a dû exiger une sacrée contrepartie, indiqua Lucy.

Abel et sa femme ignoraient de quoi il pouvait s'agir. Il leur faudrait pourtant le découvrir, car c'était la seule manière de prouver leur innocence. Comme lorsqu'ils

avaient dû trouver ce qui s'était produit sur la Lune, Lucy et Abel devaient à nouveau percer un secret d'État. Avec une différence notable : le gouvernement connaissait maintenant leur identité. La traque serait impitoyable.

Jour 1, Pentagone, Arlington, Virginie, États-Unis.

Pour cette réunion de crise, le vice-président Lewis et le secrétaire à la Défense Prescott en avaient appelé à l'ensemble des forces de la nation. Autour d'eux, se trouvaient les chefs d'état-major des différents corps d'armée, les directeurs de la NSA, du FBI et de la CIA, ainsi que la secrétaire à la Sécurité intérieure, tous placés maintenant sous les ordres directs de Prescott.

La réunion n'avait pas pour objectif de revenir sur l'épisode de la Bombe, ni de révéler l'existence de l'opération Tonnerre noir. Les présents se doutaient que Prescott et Lewis avaient manœuvré pour sortir l'Amérique de l'impasse dans laquelle Gaïa et Paul Gardner l'avaient plongée. En ne condamnant que quelques centaines de Navajos, ils s'en étaient d'ailleurs plutôt bien tirés. Mais comment ils étaient parvenus à amadouer les Chinois, cela demeurait un mystère.

Mike Prescott prit la parole.

– Nous devons en finir avec Gaïa, lança-t-il fermement.

Il chercha le regard de chaque participant. Les uns se concentraient sur le sol, les autres fixaient le plafond. Tous avaient, jusqu'à présent, brillé par leur inefficacité dans la traque de l'organisation éco-activiste.

– Et nous devons retrouver tous ceux qui manquent également à l'appel aujourd'hui. Leur liste est longue.

Il projeta sur un mur le portrait des deux principales cibles.

– Abel Valdés Villazón et sa femme Lucy Spencer. Inutile de vous les présenter.

Les consignes de Cornelius Fox avaient été très claires : il voulait Valdés Villazón. À tout prix. Prescott montra ensuite une sorte de photo de famille, au centre de laquelle on reconnaissait Lucy et Abel.

–Voici les employés de Biosphere Economics. Ils se sont enfuis du site de Biosphere 2 avec leurs familles. Nous avons

leur liste exacte. Ils sont partis en bus et la dernière fois qu'ils ont été localisés, c'était dans le désert d'Arizona, voici deux jours. Depuis, plus rien. Les bus se sont évanouis dans la nature. Deux cents personnes en cavale, cela ne devrait pourtant pas passer inaperçu.

Une autre photo apparut, sur laquelle Valdés Villazón posait à côté de Paul Gardner et d'autres individus.

– Ici, vous pouvez voir Clara Valdés Villazón, la tante du fugitif, qui l'a élevé à la mort de ses parents. Cette nuit, elle a disparu de Boulder, dans le Colorado, avec toute la famille de Paul Gardner : son père, sa mère, ses sœurs jumelles et son petit frère.

Connaissant les méthodes de Prescott, l'assistance n'était pas certaine qu'ils aient réellement disparu. Il pouvait très bien les avoir fait kidnapper. Vint ensuite la photo d'une petite fille.

– Là, c'est Janie, la fille de Gary Tyler. Elle a pris la fuite, il y a quatre jours, lors des funérailles des astronautes, à Houston. Valdés Villazón y assistait également avec les Gardner. Il est possible que la petite et lui soient ensemble. Quoi qu'il en soit, la réapparition de l'enfant serait problématique.

Prescott n'eut pas besoin de leur faire un dessin : si Janie révélait que le gouvernement américain l'avait enlevée pour faire pression sur son père, cela mettrait l'administration dans une situation pour le moins embarrassante. Un cercle bleu apparut enfin sur l'écran. L'emblème de Gaïa : une fine couronne représentant l'atmosphère. Le symbole de l'équilibre entre toutes les espèces qui peuplaient la biosphère, et que l'organisation cherchait à préserver.



– Le seul membre de Gaïa que nous ayons arrêté, c'est João Amado. Il croupit dans un cachot sur l'atoll de Diego Garcia, dans le Pacifique. Nous détenons également sa femme et son petit garçon. Le cas échéant, ils pourront nous servir à faire pression sur Valdés Villazón.

Déjà un point de départ, pensèrent les participants. La photo du jeune homme apparut. Il avait la peau cuivrée, les yeux en amande et une imposante coupe afro. Amado avait le même âge que le leader de Gaïa. Ensemble, les deux hommes avaient effectué leur thèse de doctorat sur les sciences du climat, à San Diego.

– Nous l'avons secoué. Il ne sait presque rien sur Gaïa. Valdés Villazón maintenait apparemment un cloisonnement total entre les membres de son groupe.

Tous fuyaient le regard de Prescott. Ils avaient honte. Malgré les moyens démesurés dont ils disposaient, eux non plus ne savaient rien de l'organisation.

– Il n'a même pas pu nous renseigner sur ses effectifs, mais nous pensons qu'ils sont très importants. Il nous a en effet avoué que Valdés Villazón avait dévalisé un casino sur Internet, le Golden Peacock. Il y en avait pour cent millions de dollars.

La salle était au courant, le gouvernement avait rendu publique cette information en même temps que l'identité du leader de Gaïa. Malgré le montant du vol, le casino n'avait jamais porté plainte, et c'était bien compréhensible : ce genre d'établissement appartenait souvent à des organisations mafieuses dont les bénéficiaires tenaient à rester discrets. En tout cas, avec une telle somme, Valdés Villazón avait de quoi s'offrir une armée de mercenaires.

– Il faut cesser de sous-estimer les membres de Gaïa, ajouta Prescott. Ce sont des terroristes dangereux, équipés et bien financés. Nous devons les anéantir.

Les chefs d'état-major avaient déjà informé leurs unités que le combat à livrer serait féroce, et que les éco-terroristes

de Gaïa seraient sans doute plus coriaces que les soldats d'Al Qaida. Enfin apparut la photo d'un homme que tous connaissaient. Lorsque, un peu plus tôt, ils avaient appris la disparition du président, ils n'avaient pu s'empêcher de songer que Lewis, Prescott et Fox s'en étaient débarrassés.

– Le dernier fugitif, c'est Robert Carlson. Il s'est enfui de la Maison Blanche grâce à son garde du corps que nous détenons. Il ignore où Carlson est allé.

À ce sujet, personne n'osa poser la moindre question.

– Carlson détient des informations sensibles sur l'arme qui a été envoyée sur la Lune. Il nous faut le retrouver. Les citoyens sont encore anesthésiés par le choc de la bombe et nous disposons d'un peu de temps. Nous attendrons donc avant d'annoncer sa disparition au public.

Les ordres étaient clairs pour tout le monde.

– Et maintenant, conclut Prescott, au travail !

Jour 1, Washington, États-Unis.

Lorsque le président Carlson était sorti du coma, Travis McGregor, son garde du corps, était à ses côtés et le veillait fidèlement. Il avait désactivé les systèmes d'alerte des médecins et il put expliquer au président ce qui s'était passé pendant la nuit. Ce dernier, encore étourdi, n'en revenait pas. Il avait échoué contre Gaïa. Cornelius Fox n'hésiterait pas à le tuer. Beaucoup avaient trouvé la mort pour moins que ça, il devait donc fuir sans attendre. Travis, qui partageait son avis, avait déjà tout prévu. Profitant du tumulte qui régnait depuis l'annonce de la Bombe, il parvint à faire quitter la Maison Blanche au malade.

Travis McGregor ne tarda pas à être interpellé par les services de sécurité des lieux. Conscient de la peine qu'il encourait, il se contenta d'espérer que Carlson, s'il s'en tirait un jour, saurait se souvenir de son dévouement. Le président le lui avait promis. Compte tenu des circonstances, c'était un pari audacieux.

Une fois dehors, Carlson s'était fondu dans la masse des manifestants qui rentraient chez eux. Vêtu d'un survêtement gris à capuche, il avait d'abord déambulé en claudiquant dans les rues de Washington, pour s'éloigner le plus possible de la Maison Blanche. Mais comme il était très diminué physiquement, il finit par monter dans le premier bus venu. Une fois à bord, pour éviter un nouvel infarctus, il prit deux comprimés de bêtabloquants, fournis par Travis.

Carlson se demandait bien où il pourrait aller. Après ce qui s'était passé, personne ne prendrait le risque de l'aider. Il était un homme fini. Nul ne serait aussi fou que son fidèle garde du corps, qui l'avait déjà sauvé une première fois lors d'une tentative d'assassinat. Un homme révolté qui avait voulu ainsi dénoncer le soutien de Carlson aux banques américaines. Pire, s'il contactait n'importe lequel de ses prétendus amis, le président serait dénoncé et remis

aussitôt à Lewis, Prescott et Fox. Il savait alors ce qui l'attendrait. Carlson songea à sa femme et ses enfants, restés à la Maison Blanche. Il eut soudain honte d'être tombé si bas, et se jura qu'il ne réapparaîtrait pas devant sa famille avant d'avoir remédié à la catastrophe qu'il avait provoquée.

Il se repassa mentalement la liste de ses amis : pas un seul nom sur qui il pût compter. Et puis ses connaissances seraient bientôt toutes surveillées par le FBI et la NSA. Il y avait bien cette Sofia Hathaway. Elle avait été sa petite amie, à Yale, des décennies plus tôt, et il l'avait recroisée lors d'un meeting, récemment. Mais il se souvint qu'elle habitait Baltimore.

Une idée lui vint soudain. Ramón Ochoa, son ancien garagiste. Hormis Cornelius Fox, c'était le seul homme à lui avoir jamais tenu tête. Lorsqu'il était encore gouverneur du Tennessee, Carlson passait beaucoup de temps à Washington pour préparer sa future candidature à la Maison Blanche. Il y possédait un appartement et une voiture, qui tombait sans cesse en panne. Ramón Ochoa avait tellement essayé de l'escroquer qu'une relation d'amitié s'était finalement nouée entre les deux hommes. Carlson se confiait à lui, lui expliquait les coups bas qu'il fomentait, et Ramón, habitué aux rouages de la psychologie humaine, l'écoutait, le conseillait, même. Certains allaient chez le psychanalyste, lui, à cette époque, allait chez son garagiste.

Depuis qu'il avait été élu, cinq ans auparavant, Carlson ne se déplaçait plus qu'en limousine officielle. Les deux hommes ne s'étaient recroisés qu'occasionnellement, mais le président était certain que son ami ne l'avait pas oublié. Et même s'il ne l'avait pas appelé depuis son investiture – un bon point pour déjouer la NSA –, il savait que Ramón Ochoa ne le laisserait pas tomber.

Carlson changea de bus et, après une bonne heure de trajet, qui lui laissa le temps d'échafauder son plan, il par-

vint jusqu'au garage, situé dans la banlieue de Washington. La veste de son survêtement était devenue bleue. Travis lui avait judicieusement recommandé de la retourner. Il se sentait mieux. Les bêtabloquants faisaient leur effet et puis, surtout, il était à présent débarrassé de sa principale source de stress : sa charge de président.

Au garage de Ramón, une longue file de voitures attendait pour faire le plein. Quand les Américains avaient peur, ils faisaient toujours le plein. Carlson entra et trouva son ami derrière la caisse. Sa moustache s'était épaissie et ses cheveux avaient blanchi depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Il devait maintenant avoir autour de quarante-cinq ans, soit quinze de moins que Carlson. Le président se glissa dans la file des clients pétrifiés : la télévision était allumée et diffusait des images de l'explosion. Ochoa, lui, comptait les billets. Cette bombe allait lui permettre de faire un excellent mois de décembre.

Quand le tour de Carlson arriva et que Ramón le reconnut sous sa capuche, il faillit pousser un cri, mais son visiteur lui intima l'ordre de se taire. Le garagiste comprit que c'était important. Il chassa les clients et ferma la pompe, déclenchant la colère des automobilistes qui attendaient. Il barra l'accès au garage d'une chaîne, et mit en évidence un petit écriteau qui indiquait « Vide ». Tant pis, les clients reviendraient plus tard. Les deux hommes s'enfermèrent dans le garage. Il n'y avait qu'un seul employé, mais il se trouvait dans le hangar voisin, caché sous une voiture pour la vidanger. Impossible qu'il les entende. Ramón Ochoa se demandait bien ce que Carlson avait à lui dire en cette heure si difficile pour le pays.

– Vous allez bien, Président ?

La bienséance eût voulu qu'il l'appelât « Monsieur le Président » mais Ochoa avait toujours préféré « Président ». C'était une façon de ne pas prendre trop au sérieux la fonction de son ancien client, et de maintenir la proximité qui

les unissait autrefois. Cela ne déplaisait pas à Carlson, qui n'avait jamais été très protocolaire.

– Ça pourrait aller mieux, Ramón.

– Je croyais que vous étiez dans le coma ? C'est ce qu'ils ont dit à la télé.

– Oui, mais je me suis réveillé. Et je me suis enfui.

Carlson lui expliqua ce qui s'était réellement passé sur la Lune et ce qu'il risquait maintenant. Ramón Ochoa n'eut pas besoin d'un dessin et tâcha de réfléchir à un moyen d'aider son ami.

– Tu as toujours ton appartement à San Diego ? demanda le président.

Ses parents et ses frères vivaient là-bas. À Washington, Ochoa menait une vie de célibataire endurci.

– Oui, Président, répondit Ochoa, surpris.

– Cela te dirait de traverser le pays avec moi ?

Ochoa hésita un instant.

– D'accord, Président. Mais pourquoi San Diego ?

– Je te l'expliquerai en route.

Le garagiste convoqua aussitôt son employé. Il prétextait que son oncle était tombé malade et lui donna une semaine de congé. Il y avait à peu près quatre mille cinq cents kilomètres entre Washington et San Diego, il leur faudrait donc quatre jours pour s'y rendre et à peu près autant pour en revenir. Sur l'écrêteau de la pompe, Ochoa remplaça la mention « Vide » par un sobre « Absence pour raisons familiales ». Tant pis pour la recette miraculeuse de décembre. Ce n'était pas tous les jours que l'on pouvait entrer dans l'Histoire.

Jour 1, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Lucy et Abel continuaient de suivre les informations sur le vieux tube cathodique de Pungor. Gaïa étant tenue responsable de l'explosion, un raccourci mental s'était établi dans l'esprit de la plupart des Américains : Gaïa avait lâché la Bombe. Désormais, dans les médias, on ne parlait plus que de la « Bombe Gaïa ».

– C'est scandaleux ! lança Abel, outré. Comme si la bombe n'était plus chinoise ! Dans quelques heures, tu verras, ils prouveront que nous détenions des armes atomiques.

De nombreux journalistes avaient émis des doutes sur les affirmations de Washington, mais une enquête sérieuse nécessitait des moyens d'investigation dont leurs rédactions ne disposaient pas toujours. Quant à dénoncer un complot d'État sans la moindre preuve, c'était une manœuvre dangereuse qu'ils ne pouvaient se permettre. Leurs journaux risquaient d'être taxés d'antipatriotisme, une accusation dont il valait mieux se passer en temps de guerre. La plupart des grandes publications avaient donc choisi, pour l'instant, de se taire.

– L'omerta sera bientôt totale, soupira Lucy, plus ébranlée que jamais.

Les blogueurs et les internautes n'avaient pas les mêmes contraintes que les journalistes traditionnels, ils ne couraient pas le même risque en termes de réputation. Ils étaient très nombreux à hurler au mensonge, mais le travail de sape ne tarderait pas à commencer. Des sites pilotés par le gouvernement les qualifieraient de conspirationnistes, méthode de marginalisation très efficace. À l'étranger, les doutes s'exprimaient plus clairement, mais les chefs d'État n'avaient pas eu d'autre choix que de se ranger, sans vraiment y croire, à la version officielle des deux premières puissances mondiales.

C'est le moment que le gouvernement américain choisit pour lancer une nouvelle salve de désinformation : il diffusa

les images des victimes de la Bombe Gaïa. Les vidéos étaient atroces et rappelaient celles des *hibakushas*, les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki. D'ignobles brûlures, des visages et des corps sans peau apparaissaient en gros plan sur les écrans. On voyait des secouristes en combinaison antiradiation soigner des enfants défigurés, dans des hôpitaux gonflables montés près de la zone d'impact.

L'explosion avait d'ailleurs été sensiblement de la même puissance que celle d'Hiroshima. Selon le gouvernement, elle n'avait provoqué « que » quelques centaines de morts : des Navajos et des campeurs, égarés en cette fin d'automne dans une région isolée. Néanmoins, par respect pour ces victimes, il serait bientôt impossible d'émettre le moindre doute sur la thèse officielle. Le plan du gouvernement avançait comme un rouleau compresseur. Lucy et Abel, dépassés et écoeurés par le procédé choisi, ne voyaient plus quelle tactique adopter pour s'en sortir.

– Ceux qui sont derrière ça sont des monstres, lâcha Abel.

D'après ce qu'avait écrit Gary Tyler dans sa lettre, le président Carlson, le secrétaire à la Défense et cet industriel richissime, Cornelius Fox, étaient derrière cette machination. Des intouchables. Eux seuls savaient ce qui avait été négocié avec Pékin.

Les journalistes montrèrent ensuite une nouvelle carte, plus précise, de la zone d'impact. La Bombe avait explosé à quelques kilomètres de la montagne où se cachaient les employés de Biosphere Economics et les amis navajos d'Abel. C'était pire que ce qu'ils redoutaient. L'abri creusé dans la montagne avait, certes, été conçu pour résister à un cataclysme nucléaire, mais pas forcément à une explosion atomique survenue à cette distance.

Après quelques publicités, ils eurent droit à un nouveau reportage qui diabolisait Gaïa. On y parlait aussi beaucoup de leur couple.

– Pourquoi vous êtes à la télévision ? demanda Janie d'une voix tremblante.

Ils ne l'avaient pas entendue arriver.

– Vous n'allez pas me faire de mal ? continua-t-elle, apeurée.

Elle devait écouter depuis un moment. Janie ayant déjà été séquestrée par le gouvernement américain, il n'était pas question qu'elle doute de leurs bonnes intentions. Il était temps de lui raconter la vérité. Ils lui parlèrent tout d'abord de Gaïa. Puis ils lui expliquèrent pourquoi elle avait été enlevée et ce que le gouvernement avait forcé son père à faire. Abel sortit son ordinateur et lui lut la lettre que Gary Tyler avait laissée à Paul. L'enfant sanglota, mais quand Lucy lui expliqua que Paul avait survécu, la nouvelle lui réchauffa un peu le cœur. Elle avait passé beaucoup de temps avec lui et son père lors de la préparation de la mission Columbus 11, à Houston. Elle risqua finalement une question :

– Quelqu'un va-t-il aller le chercher ?

– Les Chinois disent que oui, répondit Abel.

– S'ils n'y vont pas, vous n'allez pas le laisser tout seul là-haut ? s'indigna la petite.

Sa détresse était d'autant plus compréhensible que Gary disait dans sa lettre qu'il souhaitait voir Paul s'occuper d'elle.

– Non, évidemment, bredouilla Abel. Nous ne l'abandonnerons pas.

– Gaïa va faire quelque chose ?

Comme Janie, Lucy espérait que Gaïa soit suffisamment puissante pour faire fléchir les États-Unis et la Chine. Or Abel fut obligé de les décevoir : le Premier Cercle de l'organisation ne comptait que dix personnes et le second, formé uniquement d'opérateurs, à peine une cinquantaine. Il était illusoire et suicidaire de leur demander d'entrer dans la lutte. Au contraire, mieux valait qu'ils continuent à se cacher. Abel avait été très précautionneux au cours des dernières années, il était donc peu probable que les services

secrets parviennent à identifier les membres de son organisation. Sauf si lui tombait.

Lucy dut se rendre à l'évidence : ils étaient seuls et c'est seuls qu'il leur faudrait se battre. Une telle perspective lui fit soudain très peur. Elle prit son mari à part :

– Nous sommes en danger ici, Abel. Partons ! Le FBI et la NSA doivent être en train d'éplucher tous nos contacts. S'ils recherchent comment nous avons décrypté les messages de Paul, ils tomberont certainement sur Pungor.

Pris dans ses réflexions, Abel semblait ne pas entendre.

– Il faut partir ! Maintenant ! insista-t-elle.

– C'est impossible, Lucy. Nous devons passer la journée ici.

Elle ne comprit pas.

– Nous devons attendre le prochain message de Paul.

Cela n'était pas fait pour la rassurer, mais elle se rendit à l'évidence. Personne, à l'exception du professeur Pungor et d'eux-mêmes, ne savait comment décrypter les messages envoyés chaque soir par l'astronaute.

Jour 1, National Security Agency, Fort Meade, Maryland, États-Unis.

La NSA avait été particulièrement déficiente dans la traque de Gaïa. Le général Owen, qui dirigeait l'agence gouvernementale, comptait bien rétablir la réputation de son institution. Il venait d'affecter plusieurs milliers d'agents à l'affaire, alors même que la NSA était supposée ne surveiller, officiellement, que les communications passées à l'étranger. Dans le cadre du programme Echelon et des accords conclus avec d'autres agences étrangères, elle disposait néanmoins de toutes les informations qu'elle souhaitait sur le territoire américain.

Pour chacune des personnalités listées par le secrétaire à la Défense, la NSA était en train de se constituer, avec l'aide du FBI, de gigantesques banques de données historiques. Toutes étaient passées au crible par une armée de petites mains, occupées à disséquer, classer et étiqueter sans relâche la moindre information : reçus de carte bancaire, messageries électroniques, réseaux sociaux, appels téléphoniques, requêtes dans les moteurs de recherche, mais aussi habitudes, déplacements, notes obtenues à l'école, passions culinaires, goûts musicaux, sports pratiqués... Bientôt, plus rien dans la vie des fugitifs ne serait un mystère, et le moindre faux pas leur serait fatal. C'est du moins ce qu'espérait le général Owen.

Au-dessus des équipes opérationnelles, qui amassaient les données, on trouvait une centaine d'analystes, les cerveaux. Ceux-là effectuaient de savants croisements dans les bases constituées par leurs collègues, afin d'y déceler des indices exploitables. Ils les recoupaient également avec la masse colossale d'informations que la NSA et le FBI recevaient, en temps réel, de l'ensemble du territoire américain et de l'étranger.

Le meilleur de ces analystes s'appelait Alex Spector. C'était un homme de quarante ans, surdoué et parfaitement

asocial. À l'exception de son supérieur hiérarchique, il ne parlait à aucun de ses collègues. À l'extérieur, il ne fréquentait personne. Sa dernière conversation avec ses parents remontait à douze ou quinze ans, il ne se souvenait même plus. Son rêve avait toujours été de connaître les secrets de la vie des autres, la sienne n'ayant jamais eu le moindre intérêt. Alex Spector se demandait parfois s'il n'était pas déjà mort et si son âme, damnée, n'était pas demeurée sur Terre. Invisible derrière ses ordinateurs, il observait les vivants et aimait cette sensation.

Pour mieux se consacrer à sa tâche, il avait réduit ses interactions avec le monde réel au strict minimum. Manger, dormir, se laver, se vêtir, conduire sa voiture et payer son loyer. Et encore, il trouvait que c'était trop. Il prenait pourtant ses repas au distributeur automatique du bureau, apportait son linge aux blanchisseuses de la NSA et se lavait dans les douches réservées aux joggeurs. Malheureusement, il n'avait pas pu convaincre ses supérieurs de le laisser dormir au travail. Chaque soir, il quittait donc invariablement le siège de l'Agence à vingt-deux heures, et y retournait chaque matin à six heures.

Comme Spector, en dépit de son étrange personnalité, était le meilleur élément de la NSA, son patron lui avait confié, ainsi qu'à quelques-uns de ses collègues, le soin de traquer Abel Valdés Villazón. Pour l'analyste, Valdés Villazón était une cible comme une autre. Insensible aux attraits de la promotion, il le pisterait avec la même intensité que tous ceux qu'il avait poursuivis dans sa carrière. Ce qui l'intéressait dans cette affaire, ce n'était pas l'homme recherché, mais la puissance de calcul illimitée à laquelle son supérieur lui avait donné accès. D'habitude, sa créativité butait sur les ressources que lui accordait l'Agence.

Avant de regagner son appartement, qui ne comptait pour seul meuble qu'un canapé, il devrait encore programmer un nombre important de requêtes. Chacune d'elles était un

piège tendu, une promesse de résultats. Le lendemain, tel un braconnier, Spector ferait la tournée de ses collets pour savoir ce qu'il était parvenu à prendre. Il en rêvait chaque nuit.

Jour 1, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Le gouvernement continuait d'avancer ses pions. À nouveau, Prescott et Lewis s'étaient adressés à la nation aux côtés du directeur du FBI. Ils avaient désormais doublé la prime offerte pour l'arrestation de Lucy et Abel. Celle-ci atteignait la somme record de deux cents millions de dollars. La cote d'Oussama Ben Laden, longtemps en tête du palmarès des hommes les plus recherchés par le FBI, n'était en comparaison que de vingt-cinq millions de dollars au moment de sa mort.

La perspective d'une telle récompense suffirait à transformer le pays tout entier en une foule de délateurs potentiels. Abel décida qu'il était urgent pour lui et ses proches de changer d'apparence. Il dressa donc une liste de courses qu'il confia à Pungor, lui ordonnant de tout payer en espèces. Puis il se rendit jusqu'à sa voiture et en rapporta une enveloppe pleine de billets.

- Il y a combien là-dedans ? l'interrogea Lucy.
- À peu près cinquante mille dollars.

Abel donna quelques milliers de dollars au professeur et partagea le reste entre Lucy et lui. Ce n'était là qu'une infime partie des cent millions du Golden Peacock. Tout ce qu'il n'avait pas déjà dépensé pour Gaïa dormait sur de discrets comptes bancaires. Malheureusement, il était devenu trop risqué d'y accéder, compte tenu de la surveillance dont Lucy et lui faisaient l'objet.

Abel avait eu l'imprudence de divulguer sa source de financement à son ami João Amado, maintenant aux mains du gouvernement. Et Washington avait rendu cette information publique. Cela lui créait de nouveaux ennemis, dont il se serait bien passé. Le casino appartenait en effet à des êtres sanguinaires : le cartel de Tijuana.

Abel avait grandi dans cette ville mexicaine où son père, Fernando Salazar Chacón, était juge. Trente ans plus tôt, ses

parents y avaient été abattus, sous ses yeux, par les barons de la drogue locaux. Il n'avait que cinq ans. Il avait alors été placé chez sa tante Clara, à Boulder, sous la surveillance du FBI. Lucy était l'une des rares personnes à connaître ce secret de la vie d'Abel.

Lorsque Gaïa prit forme et qu'il eut besoin d'argent pour financer ses actions, il s'était vengé en attaquant le casino dont se servait le cartel pour blanchir son argent. Jamais il n'avait pensé qu'ils découvriraient les auteurs du casse. Maintenant, ils étaient certainement furieux et à leur recherche. Lucy en était horrifiée.

En début d'après-midi, Pungor revint d'Albuquerque, la grande ville la plus proche, au volant de sa vieille Chevrolet 57. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, il s'était acquitté de tous les achats qui lui avaient été confiés.

– On dirait que vous avez fait ça toute votre vie, Pungor ! lança Abel pour détendre l'atmosphère.

L'astronome déballa les articles. Il y en avait pour chacun d'entre eux : perruques, moustaches, barbes, lunettes, lentilles de couleur, vêtements, maquillage et une foule d'autres accessoires. La fête d'Halloween était passée depuis un bon mois, et le vendeur de la boutique avait dû se réjouir de pouvoir écouler son stock.

Après une séance de déguisement qui leur valut de nombreux fous rires, ils étaient tous méconnaissables. Abel avait des cheveux roux, une épaisse barbe, de grosses lunettes, et il portait la chemise à carreaux du parfait bûcheron. Lucy avait opté pour le style gothique : longue chevelure noire, piercings, maquillage outrancier, robe baroque en velours et bottes à semelles compensées. Des lentilles sombres dissimulaient l'éclat de ses yeux bleu-violet. La petite Janie arborait pour sa part une perruque frisée, des lunettes roses et un appareil dentaire. Quant à Pungor, il ressemblait vraiment à un rescapé des Grateful Dead. Lucy dut intervenir car c'était vraiment trop. Mais

les mines redevinrent soucieuses quand Abel distribua à chacun une paire de gants en cuir.

– Ne les retirez sous aucun prétexte, leur dit-il. Il ne faut plus laisser d’empreintes.

Le prochain message en provenance de la Lune étant prévu pour vingt heures, ils devaient maintenant patienter le reste de l’après-midi. C’était long, et surtout dangereux. Ils s’inquiétaient de ce que Paul allait dire et craignaient pour son état physique.

En attendant, Abel déballa les produits d’entretien spéciaux achetés par le professeur, fit sortir tout le monde du cabanon et se lança dans un ménage intensif. Il effaça ensuite toutes leurs traces de pas dans la neige, demanda à Janie d’aller dans la voiture et de ne plus quitter l’habitable. Lucy aurait bien voulu comprendre les raisons de ce manège, mais son mari ne lui donna aucune explication.

Quand il eut fini, l’abri du radioastronome n’avait jamais été aussi propre. Abel servit un verre à Lucy et Pungor à l’intérieur et leur demanda d’ôter leurs gants. Cela parut étrange à Lucy compte tenu du soin apporté au ménage. Janie était restée dans la voiture. Pungor leur décrit l’atmosphère qui régnait à Albuquerque. Les supermarchés avaient été dévalisés le matin et les rues y étaient depuis désertes. Même si la distance de l’explosion et la direction des vents les mettaient à l’abri des retombées radioactives, les habitants ne pouvaient s’empêcher d’avoir peur. Abel avança une autre explication : c’était samedi. Tous ceux qui n’étaient pas tenus de sortir travailler étaient restés chez eux, vissés à leurs écrans, comme la plupart des habitants de la planète, d’ailleurs. Les images infernales de la Bombe et des enfants navajos, la chair à vif, défilaient sans cesse. Plus ils les regardaient, plus elles leur faisaient mal. C’était exactement ce que le gouvernement recherchait. Même le 11 septembre 2001, qui était tombé un mardi, n’avait pas eu un tel effet sur les esprits.

– Certains appellent ça la stratégie du choc, commenta Abel.

Il leur expliqua que dans les années cinquante, dans le cadre du très secret programme MK-ULTRA, la CIA avait effectué des expériences dans des hôpitaux psychiatriques pour reformater les esprits. Après avoir reçu des chocs électriques ou certaines substances chimiques, l’être humain devenait un légume malléable dont on pouvait presque faire ce que l’on voulait. Sauf le faire redevenir humain.

Selon l’écrivain et activiste canadienne Naomi Klein, les stratèges de l’administration américaine avaient transposé ces méthodes pour tirer parti de chaque catastrophe – crise économique, catastrophe climatique, attentat, coup d’État – et imposer leur vision des choses aux populations. En Irak en mars 2003, les Irakiens, heureux de voir tomber leur dictateur, mais en état de choc après le tapis de bombes qui s’était abattu sur Bagdad, n’avaient eu ni la force ni la lucidité de s’opposer à la privatisation accélérée de la plupart des entreprises de leur pays. Leur patrimoine avait été dilapidé et leur économie intégrée à marche forcée au système mondial.

La récupération politique de la « Bombe Gaïa » ne serait qu’un nouvel épisode de ce processus initié avec le Patriot Act en octobre 2001. Profitant de ce nouveau choc, un journaliste avait annoncé que le vice-président Lewis finalisait une série d’ordonnances interdisant tout acte de contestation susceptible de faire courir un danger à l’ordre public. La fin des libertés individuelles était proche.

Abel sentait la colère monter en lui. Il était épuisé et ne savait pas combien de temps il pourrait échapper à la traque du gouvernement. Quelques jours tout au plus. Il savait en revanche que, dans des situations a priori désespérées, le salut ne pouvait pas toujours venir du raisonnement, mais de l’intuition. Il s’éloigna donc dans la plaine sans se soucier des traces laissées derrière lui. Il s’allongea dans la neige,

plaça ses écouteurs sur ses oreilles et observa le ciel. Il avait choisi le titre *Go*, de Moby. Se laissant envahir par l'énergie du morceau, Abel abandonna son esprit à la mélodie et fit abstraction de tout ce qui s'était produit au cours des dernières heures. La musique était la clef. Elle pouvait mettre en résonance tous les constituants de la biosphère, et faire émerger des solutions.

Fernando Salazar Chacón avait à peine eu le temps de l'initier au chamanisme. Comme tous les membres de sa famille, Abel avait des dons. Des dons extraordinaires selon son père, et qu'il avait dû apprendre à maîtriser. L'animal totem d'Abel était le jaguar noir, un félin qui vivait notamment au Mexique, et que la folie de certains hommes menaçait de disparition. Avec sa peau mate et ses courts cheveux noirs, Abel en avait presque l'allure. La présence en lui de ce fauve expliquait ses accès de colère. Avec le temps, il était parvenu à le dompter et à vivre avec lui. Mais cet équilibre demeurait précaire.

La musique avait réveillé la bête tapie en lui. Il se laissa envahir par sa force. Le fauve était furieux. Il ne comptait pas mourir ainsi. Il voulait se dresser et lutter, encore. La biosphère, qui ne pouvait pas se passer des jaguars noirs, lui viendrait en aide. Les minéraux, les végétaux et les animaux chercheraient une issue. Dans sa rêverie, Abel découvrit qu'autour de lui, d'autres animaux en voie d'extinction étaient prêts à se battre. Eux non plus ne voulaient pas mourir. Le jaguar noir s'était cru seul dans son combat, mais il s'était trompé. Il n'aurait qu'à se laisser guider.

Jour 1, Spaceblog de Paul Gardner, base lunaire Columbus 11.

POURQUOI ?

Pourquoi ?

Pourquoi nous détruisons-nous ?

Pourquoi faire de notre planète un enfer ?

Sommes-nous devenus fous ?

Non, nous sommes juste fragiles et immatures.

L'Homme est une jeune créature. Sur une échelle cosmique, l'âge de notre espèce est insignifiant. Si l'histoire de l'Univers était contée dans un livre de six cents pages, les dinosaures disparaîtraient quatre pages avant la fin. Les hominidés feraient leur apparition dans le dernier paragraphe. L'Homo sapiens pointerait sa lance dans les derniers mots. L'invention de l'écriture n'interviendrait qu'à la dernière lettre. L'ère industrielle, qui a révélé nos paradoxes et bouleversé l'équilibre de la biosphère, n'aurait pas la taille d'un point sur un i. Cela devrait nous conduire à davantage d'humilité et de tolérance.

Au long de notre courte histoire, nous avons cependant oublié l'essentiel. Nous avons oublié comment vivre en harmonie. Pourquoi n'y parvenons-nous pas ? C'est que la question est devenue complexe.

Nous vivons pourtant sur la plus belle des planètes. Je m'en rends compte à chaque instant depuis mon écran vidéo, en la voyant flotter dans l'espace obscur. Sur mon promontoire lunaire, j'ai fait le rêve que nous réussirions à bâtir le Siècle bleu, ce siècle de transition où les humains réapprendront à vivre entre eux et avec la biosphère pour très longtemps encore.

Les astronautes ne sont pas les émissaires d'un pays, mais de l'humanité entière. D'après les traités internationaux, les Chinois doivent donc me venir en aide. Leur mission ne décollera pas avant une semaine et ils arriveront au mieux dans dix jours. Cela me laissera le temps d'admirer la Terre et de réfléchir à tout ce qui nous empêche de réaliser cette transition capitale.

Si les Chinois tardent, je ne tiendrai pas. J'ignore si vous recevez mes messages, mais j'ai mis au point un système simple qui calculera chaque jour ma probabilité de survivre jusqu'à leur arrivée. Il s'agit d'une note entre 1 et 10, définie à partir de ma température, de mon pouls, de ma pression artérielle, de mon poids et de ma respiration. Vous trouverez avec mes messages, des relevés plus détaillés issus des électrodes placées sur mon corps.

■■■■■□□□□□

Je ne suis pas médecin, mais cette évaluation entre 1 et 10 ne doit pas être si fantaisiste. Aujourd'hui, la note est de cinq sur dix. Une chance sur deux de survivre. Tout est donc possible.

À demain.

Jour 2, National Security Agency, Fort Meade, Maryland, États-Unis.

Comme chaque matin, Alex Spector arriva à l'Agence à six heures. Il se servit son premier café et rejoignit son bureau. Pendant la nuit, les calculateurs de la NSA avaient tourné à plein régime pour traiter les requêtes qu'il avait programmées. L'analyste s'assit devant son ordinateur. C'était le moment de la journée qu'il préférait. Comme chaque matin, une grille de résultats apparut. Celle d'aujourd'hui était constituée d'une multitude de carrés rouges et de quelques carrés verts. Il cliqua sur ceux-là. Les résultats étaient malheureusement décevants, des coïncidences sans valeur. Il se resservit un peu de café. Il y avait des jours comme ça.

Depuis la veille, la NSA épluchait la vie d'Abel Valdés Villazón et de sa femme. Toutes leurs connaissances avaient été analysées, mises sur écoute et, pour les plus intéressantes, surveillées. Ainsi, la moindre prise de contact avec l'une d'elles serait fatale aux fugitifs. Mais pour cette première journée, ils avaient été prudents.

Spector se connecta au serveur central de la NSA et consulta les informations publiées durant la nuit sur l'affaire Gaïa. Paul Gardner avait diffusé un nouveau message. Les précédents utilisaient un codage connu uniquement d'Abel Valdés Villazón et personne à la NSA n'était parvenu à le percer. Cette fois-ci, le blog de l'astronaute avait été émis en clair, sur une longueur d'onde très écoutée : la fréquence SOS de la NASA. Les radioastronomes amateurs du monde entier l'avaient ainsi capté, et rediffusé aussitôt. Gaïa n'avait plus à intervenir.

Spector regarda d'un œil nouveau le résultat de l'une de ses requêtes. En croisant les informations sur les vies de Paul Gardner et d'Abel Valdés Villazón, il avait trouvé un élément, a priori anodin, qui lui paraissait désormais digne d'intérêt : plus de dix ans en arrière, les deux hommes avaient passé

un été sur un haut plateau du Nouveau-Mexique, chez un astronome à la retraite. Un certain Lazlo Pungor. C'était peut-être là-bas que Valdés Villazón avait réussi à décrypter les premiers messages de son acolyte. Spector effectua des vérifications : le professeur payait toujours ses factures d'électricité, il vivait donc encore au même endroit.

Il informa son responsable hiérarchique. Celui-ci contacta le général Owen, l'administrateur de la NSA. Ce dernier obtint d'envoyer un drone de la CIA au-dessus de la zone. Les senseurs thermiques ne décelèrent aucune présence humaine. En revanche, les traces de plusieurs voitures étaient visibles dans la neige. Le professeur Pungor avait donc eu des visiteurs depuis que celle-ci était tombée, la veille. Les fugitifs étaient peut-être encore dans les environs. L'information fut transmise au Pentagone et deux hélicoptères de transport de troupes furent dépêchés sur le site.

Jour 2, Los Alamos, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Lorsqu'ils avaient constaté que Paul ne cryptait plus ses envois, Lucy, Abel et Pungor avaient pu partir, soulagés. Paul n'avait plus besoin d'eux pour les diffuser.

Juste après la réception du message, ils avaient donc quitté l'observatoire : Abel et Janie dans la vieille Chevrolet, Lucy et Pungor dans l'autre voiture. Après trois heures de route dans la nuit, Lucy et Abel avaient déposé le professeur et Janie dans un motel de la banlieue de Santa Fe. Ils leur avaient promis de venir les chercher très vite. Le propriétaire du motel, happé par les dernières nouvelles de la Bombe Gaïa, remarqua à peine ce vieil excentrique et cette petite fille qui venaient de lui louer une chambre.

Lucy et Abel avaient ensuite repris la route, chacun dans un véhicule. Ils s'arrêtèrent soixante kilomètres plus loin dans deux motels différents, pour passer la nuit. Au matin, ils se retrouvèrent pour le petit déjeuner dans un restaurant défraîchi de Los Alamos, la ville où, soixante-dix ans plus tôt, six mille scientifiques réunis au sein du projet Manhattan avaient élaboré, dans le plus grand secret, la première arme atomique.

À bout de forces, Lucy s'installa à la table. Elle observait du coin de l'œil le patron du restaurant, qui était en train de les épier. Depuis la récompense promise par le vice-président, il fallait se méfier de tout le monde. Elle se rendit vite compte que c'était à cause de leurs étranges accoutrements. Ces déguisements constituaient leur unique protection.

La télévision du restaurant diffusait les informations. Tous deux virent la présentatrice commenter le dernier bulletin météo. Le vent soufflait toujours vers le nord-ouest et le nuage radioactif poursuivait sa progression mortifère le long du versant occidental des Rocheuses. L'Utah, le Nevada, l'Idaho et l'Oregon avaient été placés en état d'urgence. L'armée distribuait aux populations des médicaments par

camions entiers. Les télévisions, radios et sites Internet se chargeaient pour leur part de rappeler les effets terrifiants des substances radioactives. Le césium 137, analogue chimique du potassium, se fixait dans le sang et les tissus lorsqu'il était ingéré. L'iode 131 s'agglutinait à la thyroïde. Le strontium 90 s'apparentait au calcium et se logeait dans le lait, les dents et les os.

Tout cela s'intégrait dans la stratégie d'instrumentalisation de la peur du gouvernement. Les médias martelaient que la Bombe avait la même puissance que celle d'Hiroshima. Dans l'inconscient collectif, cela était synonyme d'apocalypse. Or il y avait une différence notable : elle n'avait pas explosé au-dessus d'une ville très peuplée mais dans un désert. Ses effets, s'ils étaient considérables autour de la zone d'impact, diminuaient drastiquement dès que l'on s'en éloignait.

De plus, la Bombe Gaïa, toute dévastatrice qu'elle fût, était d'une puissance relativement faible. Elle ne pouvait rivaliser avec celle de la centaine d'essais nucléaires effectués par les Américains pendant les années cinquante, à l'air libre. Ces tests avaient pourtant été menés sur la base d'expérimentation du Nevada, située à une centaine de kilomètres seulement de Las Vegas. La Bombe n'était rien non plus en comparaison des monstres que l'humanité avait fabriqués pendant la Guerre froide, et dont la télévision nationale diffusait les images en boucle : l'essai américain Castle Bravo effectué en 1954 sur l'atoll de Bikini, une bombe H de quinze mégatonnes – plus de mille fois la puissance de celle d'Hiroshima – ou la Tsar Bomba soviétique, l'arme la plus puissante jamais conçue. En 1961, sa puissance effroyable de cinquante mégatonnes avait brûlé l'atmosphère et le sol de l'archipel de Nouvelle-Zemble, dans l'Arctique russe.

Pour accroître encore la psychose, des reportages sur les conséquences tragiques des accidents de Three Mile Island,

de Tchernobyl et de Fukushima défilaient sans relâche à l'écran. Chacun vivait désormais dans la peur des bulletins météo et des mouvements du nuage.

Enfin, sur le lieu de l'explosion, où s'affairaient les secours, Pékin avait dépêché ses propres équipes pour porter assistance aux Navajos. L'empire du Milieu trouvait là un moyen de prouver sa solidarité à l'égard des États-Unis. La version officielle des faits s'écrivait désormais à l'encre indélébile.

– Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, dit Lucy. Je me sens vaseuse et j'ai de terribles migraines.

– Pareil, répondit Abel. Je n'ai presque pas dormi.

Sa nuit avait été courte, mais pour d'autres raisons. Lucy l'ignorait pour l'instant, mais Abel avait effectué un aller-retour jusqu'à Albuquerque avant de se coucher.

Sur le plateau de télévision, un spécialiste des voyages spatiaux commentait l'état de santé de Paul.

Jamais un homme ne s'est trouvé dans une situation aussi extrême. Paul Gardner estime à cinq chances sur dix sa probabilité de survie, mais ce calcul tient uniquement compte de son bilan de santé, pas du reste.

Le présentateur, avide de détails, demanda au spécialiste de développer son analyse.

Tout d'abord, il est seul. Seul, à trois cent quatre-vingt mille kilomètres de la forme de vie la plus proche. Certes il peut voir la Terre, mais un océan de vide l'en sépare. Dans un tel état d'isolement, la panique et la folie le guetteront certainement.

Le soi-disant spécialiste oubliait que Paul était un astronaute chevronné. Il avait suivi un entraînement psychologique très rude, qui devait justement lui permettre de tenir

mentalement dans ce genre de circonstances. La clarté de son dernier texte montrait d'ailleurs qu'il était loin d'avoir perdu sa tête.

Le deuxième élément susceptible de le faire sombrer, c'est le doute. Paul Gardner est capable d'émettre, mais son matériel de réception a été détruit. Même s'il se raccroche à cet espoir, il n'a aucun moyen de savoir si les secours chinois sont bien en route.

Sur ce point, Abel partageait l'avis de l'expert. Lui-même n'avait trouvé aucun moyen d'entrer en communication avec Paul. Ce dernier était comme un sourd incapable de lire sur les lèvres de son interlocuteur.

L'inhospitalité de la Lune est incontestablement le troisième facteur de risque. On ne peut imaginer pire endroit, ni pire période. La nuit lunaire, qui dure quatorze jours, vient à peine de commencer. Hors de l'habitat dans lequel Gardner s'est réfugié, il fait -170 °C. La température la plus basse jamais enregistrée sur Terre, à proximité de la base antarctique russe Vostok, est de -89 °C. Privée d'atmosphère et de magnétosphère, la Lune est de plus battue par les vents solaires, les radiations et les météorites. La combinaison de Gardner peut résister à ces agressions, mais il doit réduire au minimum ses sorties. Il n'en fait d'ailleurs plus.

Pour se protéger, Paul avait installé son habitat à l'intérieur d'un tunnel de lave solidifié. Il n'était relié au monde extérieur que par sa caméra, qui pointait vers la Terre, son ordinateur, auquel il pouvait dicter ses messages, et une antenne, qui les retransmettait.

Le quatrième facteur de déstabilisation, c'est l'exiguïté de son habitat. Celui-ci a été conçu pour les chiens qui auraient

dû partir dans quelques mois, avec l'équipage de Columbus 12, et séjourner plusieurs semaines sur la Lune.

Une image de sa « niche » apparut à l'écran. Paul l'avait trouvée dans l'un des containers automatisés envoyés sur la Lune avant l'arrivée de Columbus 11. Dotée d'un sas d'entrée et de sortie, elle mesurait trois mètres de long, deux mètres de large et un mètre cinquante de haut. On ne pouvait donc s'y tenir debout. Certes, c'était exigu, mais Abel avait calculé que Paul ne manquait de rien : il avait des réserves d'oxygène et disposait d'une pile à combustible, qui produisait de l'énergie. Enfin, il avait récupéré des vivres dans l'atterrisseur endommagé de la mission. À supposer qu'il économise tout au maximum, il pouvait, en théorie, tenir presque un mois.

Survivre à tout cela est inhumain. Paul Gardner aurait néanmoins pu espérer s'en sortir s'il n'y avait pas eu un dernier problème.

Une photo du sol lunaire apparut à l'écran. Afin de respecter les dernières volontés des membres de l'équipage, Paul avait inhumé leurs corps. Les premières sépultures de l'ère spatiale. Pour ce faire, il avait dû manipuler des monceaux de cette terrible poussière grisâtre appelée régolithe. Ultrafine, collante et abrasive, elle était un cauchemar pour les astronautes. Or, la combinaison de Paul en était recouverte et il en avait traîné des quantités dans son habitat.

Non seulement le régolithe peut endommager les joints d'étanchéité, mais lorsqu'on l'inhale, il peut provoquer des troubles pulmonaires aigus assimilables à la silicose, la maladie des mineurs. Pire, en passant dans le sang, ses micro-particules peuvent lacérer les vaisseaux et le cœur, et causer des problèmes cardiaques graves : hypertension, arythmies, et

surtout syncopes. Deux des astronautes d'Apollo 15 en ont fait la douloureuse expérience.

Abel écoutait avec d'autant plus d'appréhension que Paul avait évoqué des arythmies et de petites syncopes dans son message.

Le cœur de Paul Gardner est malade et peut lâcher à tout moment. Il ne tiendra pas jusqu'à l'arrivée des Chinois, c'est certain.

Une page de publicité mit fin à l'intervention du spécialiste. Abel tourna et retourna ces informations dans sa tête. Peut-être la situation de Paul était-elle vraiment désespérée. Lucy le tira de sa torpeur.

– On ne peut pas admettre ça, Abel, lui dit-elle. Paul a une résistance hors du commun. Il tiendra. Il faut croire aux miracles.

Elle avait raison. Il fallait croire aux miracles.

Jour 2, Plaines de San Agustin, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Les militaires survolaient le plateau désertique sur lequel se dressaient les antennes du Very Large Array (« VLA ») Telescope, l'un des plus vastes complexes de radioastronomie au monde. L'endroit avait été popularisé par le film *Contact*, inspiré du roman de Carl Sagan. Les deux hélicoptères se posèrent quelques kilomètres plus loin, à côté du cabanon de Pungor. Le bâtiment était accolé à une parabole, beaucoup plus petite que les vingt-sept monstres du VLA. Le lieutenant-colonel Cramer, de la Delta Force, dirigeait l'opération. Avec tout ce qu'ils avaient entendu sur Gaïa, les soldats se méfiaient. Le cabanon pouvait être bourré d'explosifs.

– Envoyez les chiens, ordonna Cramer.

Les deux bêtes, entraînées au déminage, furent ravies de pouvoir faire quelques bonds dans la neige. Elles reniflèrent les lieux mais n'y trouvèrent rien d'anormal, à l'exception d'une petite poule, dont elles ne firent qu'une bouchée. Les cris du volatile effrayèrent d'abord les militaires, mais ils comprirent de quoi il s'agissait en voyant les chiens revenir, la gueule ensanglantée.

– Vous pouvez y aller, commanda Cramer à un groupe de dix soldats.

Les hommes entrèrent dans le cabanon et se mirent en quête d'empreintes digitales. Tout avait été méticuleusement nettoyé, du travail de professionnel. Seuls deux verres trônaient sur la table, témoignant d'un départ précipité. Cet oubli sembla étrange au lieutenant-colonel Cramer. L'équipe numérisa les empreintes et les envoya au FBI. L'analyse quasi immédiate et les résultats furent transmis directement au secrétaire à la Défense.

Confortablement installé à son bureau du Pentagone, Mike Prescott savoura la nouvelle. Il avait retrouvé la trace de Valdés Villazón. D'après les empreintes, il se trouvait bien

la veille avec le dénommé Pungor. Cela lui parut presque trop facile. Pourquoi avaient-ils laissé ces deux verres ? Et Lucy Spencer ? Où était-elle ? Il ordonna à la Delta Force de poursuivre l'inspection du cabanon. Ils trouvèrent un autre verre cassé, au fond d'un sac-poubelle. Il comportait lui aussi des empreintes. L'analyse montra que Lucy Spencer se trouvait bien avec eux. On ne se jouait pas si facilement de lui. Ils étaient donc trois.

À sa demande, le lieutenant-colonel Cramer et ses hommes entreprirent d'interroger le personnel du VLA voisin. Certains des scientifiques qui travaillaient sur le site les attendaient déjà dehors. Ils étaient sortis, intrigués par la présence de ces hélicoptères dans cette zone où l'on ne croisait que de rares animaux. Le responsable du site, Edwin Drake, se porta à leur rencontre.

– Lieutenant-colonel Cramer, US Army, se présenta le militaire. Nous aurions quelques questions à vous poser.

– Bien sûr, répondit Drake. J'imagine que cela a un lien avec l'explosion d'hier.

– Oui, en effet. Connaissez-vous l'homme qui vit dans ce cabanon, là-bas sur le plateau ?

– Laszlo Pungor ? Évidemment. Qui ne le connaît pas !

Les militaires échangèrent des regards circonspects. Eux ne le connaissaient pas et s'en méfiaient comme de tout ce qui touchait de près ou de loin à Gaïa. Edwin Drake leur donna quelques explications.

– Pungor, continua Drake, est une sommité dans notre domaine. Ce vieux fou a posé les bases de la radio-astronomie et il est venu s'installer ici pour sa retraite. C'est un honneur de l'avoir pour voisin. Il nous rend visite de temps en temps, lorsqu'il a un problème technique. Il lui est arrivé quelque chose ?

– Rien de bien grave, mentit Cramer. Nous aurions simplement souhaité lui parler. Il n'est pas chez lui. Ne sauriez-vous pas où il aurait pu aller ?

– C'est étonnant. Il s'éloigne rarement.

– D'après les traces de pneus, il serait parti hier soir, avec une autre voiture. Vous n'avez rien vu ?

– Moi, non. Je viens d'arriver. Mais l'équipe de nuit est encore là et pourrait peut-être vous renseigner.

Il revint quelques instants plus tard avec un technicien.

– J'ai effectivement aperçu deux voitures hier soir, dit l'homme. Celle de Pungor et une autre.

– Comment, en pleine nuit, saviez-vous que c'était la sienne ?

– La route passe juste à côté d'ici et le bruit de son moteur est reconnaissable entre tous. Sa Chevrolet fait un boucan d'enfer.

– Vous avez une idée de ce qu'était l'autre voiture ? demanda le lieutenant-colonel.

– Pas la moindre, non.

– Japonaise ? Américaine ? insista le militaire.

– Franchement, je n'en sais rien. Les voitures d'aujourd'hui se ressemblent toutes. Au moins, la Chevy 57, elle avait du caractère.

Edwin Drake apporta alors une photo, sur laquelle Pungor et lui posaient devant la vieille Chevrolet. Quand il vit Cramer la glisser dans sa poche, il sut qu'il ne la reverrait jamais. De retour à l'hélicoptère, le lieutenant-colonel la transmit au Pentagone. Prescott ordonna alors au FBI et à la NSA d'analyser les images de toutes les caméras de surveillance du Nouveau-Mexique. Une heure plus tard, la voiture était localisée.

Jour 2, Los Alamos, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Lucy et Abel étaient toujours devant leur petit déjeuner.

– Je m’inquiète aussi pour Pungor et Janie, dit Lucy à Abel en essayant d’avaloir son café. Si l’armée se rend dans le cabanon, ils découvriront que nous étions tous ensemble.

– Pour Pungor c’est certain, pour Janie, rien n’est moins sûr.

Après les explications de son mari, Lucy comprit soudain pourquoi il avait demandé à Janie de rester dans la voiture et de ne pas revenir dans le cabanon après le grand ménage. Elle trouva l’idée judicieuse. Si le gouvernement publiait un avis de recherche, Pungor n’y serait pas décrit comme accompagné d’une fillette. Ce détail les aiderait à passer inaperçus et laisserait à Lucy et Abel un peu plus de temps pour revenir les chercher.

– Et pour Carlson ? Qu’en penses-tu ? lui demanda-t-elle.

La veille au soir, le gouvernement avait officiellement annoncé la disparition du président des États-Unis. Lucy avait entendu l’information à la télévision et Abel sur son autoradio, alors qu’il effectuait son aller-retour à Albuquerque. Selon le communiqué du gouvernement, Carlson avait fait un accident cardiaque et perdu une partie de ses facultés. Il aurait sombré dans un délire paranoïaque, tenu des propos incohérents, et se serait finalement enfui de la Maison Blanche. Un numéro d’urgence avait été mis en place pour aider à le localiser. Le vice-président Lewis, pendant ce temps, continuait d’assurer l’intérim.

– On peut tout imaginer avec ces salauds, répondit Abel. Ils ont pu le tuer ou l’enlever temporairement pour ne pas avoir à répondre aux questions embarrassantes. Ou alors il s’est vraiment enfui, pour ne pas se faire assassiner. Tout est possible.

Lucy évoqua alors un autre élément qui l’avait intriguée. Comme elle ne parvenait pas à dormir, elle avait regardé un film, *Le Jour du dauphin*.

– *Le Jour du dauphin* ? fit Abel, surpris. Bizarre qu’ils aient diffusé ce vieux machin.

Il s’agissait d’un film américain des années soixante-dix sur le thème des dauphins militaires, adapté d’un roman de Robert Merle, *Un animal doué de raison*. Celui-ci racontait l’histoire de deux dauphins, à qui des chercheurs avaient enseigné l’anglais. Le couple d’animaux était ensuite enlevé par une mystérieuse organisation, dans le but d’organiser un attentat.

Le scénario du film se basait en partie sur des faits réels. Les dauphins et les autres mammifères marins avaient en effet toujours intéressé l’armée américaine et ils étaient d’ailleurs encore employés dans certaines missions. Ces programmes, restés pour l’essentiel très secrets, avaient été menés principalement depuis un centre de l’US Navy à San Diego, non loin du Scripps Institute où Abel avait étudié. Il connaissait des personnes proches de ce centre qui lui avaient appris des horreurs.

– Oui, continua Lucy, c’est d’autant plus surprenant que ce film a été programmé en *prime time* à la dernière minute. Il a ensuite été rediffusé dans la nuit. Mais le plus bizarre, c’est le débat qui a suivi.

– Le débat ?

– Oui, enfin, si on peut appeler ça un débat. Un responsable de l’US Navy répondait aux questions farfelues d’un humoriste. Le type imitait Ben Laden et menaçait de projeter des dauphins sur le World Trade Center. Après ça, il a mimé un mollah iranien qui installait une arme atomique sur le dos de l’animal. Et puis il a fini avec le président.

– Carlson ?

– Oui, Carlson. C’était juste après l’annonce de sa fuite. Le comique l’imitait en train de perdre la boule. Il répétait

que les États-Unis détruiraient la fusée chinoise en s'aidant d'un dauphin militaire. Un peu comme dans le film.

Abel se montra perplexe. Depuis l'annonce de la Bombe, Lucy et lui doutaient de l'intérêt pour les États-Unis de faire revenir Paul. Vouloir détruire la fusée chinoise paraissait donc plausible. Si c'était le cas, leur ami serait alors bel et bien condamné.

– Tu crois qu'ils pourraient détruire la fusée avec un dauphin ? demanda-t-il à sa femme.

– Peut-être. La diffusion multiple du film et de ce débat ne m'a en tout cas pas paru naturelle.

Lucy avait terminé son café et ses œufs brouillés. Abel regarda sa montre et avala les siens d'une traite.

– Allez, viens, dit-il en se levant, on a de la route à faire.

Il ne lui avait toujours pas dit où ils se rendaient.

Jour 2, Désert de White Sands, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Dans la matinée, la Chevrolet 57 de Pungor avait été repérée à plusieurs reprises sur l'autoroute qui descendait vers le Mexique, d'Albuquerque à El Paso. Le conducteur était seul. Sur les photos prises par les radars mobiles, son visage n'était pas reconnaissable, mais il s'agissait d'un homme jeune. Probablement Valdés Villazón. Lucy Spencer et le professeur Pungor pouvaient être cachés à l'arrière, ou dans le coffre.

Mike Prescott, qui se trouvait avec le vice-président Lewis dans la salle de crise du Pentagone, avait décidé de ne pas l'intercepter tout de suite. Il voulait savoir où allait la voiture, et être certain de mettre la main sur les trois fugitifs. Un drone de la CIA suivait les déplacements de la Chevrolet, tandis que l'agent Spector recevait les images en temps réel.

Elle sortit à Las Cruces, au nord de la frontière mexicaine, puis emprunta la route 70, qui remontait vers le nord-est, en direction d'Alamogordo. Prescott s'inquiéta de cet itinéraire. Alamogordo était la ville où les Américains avaient effectué leur premier essai atomique, en 1945, trois semaines avant le bombardement d'Hiroshima. Le leader de Gaïa préparait-il un nouveau coup médiatique ?

À son grand soulagement, la voiture bifurqua avant Alamogordo et s'arrêta au beau milieu du désert de White Sands. Une étendue unique au monde, avec ses dunes de gypse courant sur plusieurs centaines de kilomètres carrés. Un paysage au blanc aussi pur que de la cocaïne. Le conducteur sortit et s'assit sur le capot. Ni Laszlo Pungor ni Lucy Spencer ne se montrèrent. Valdés Villazón devait être seul. Le chapeau qu'il portait empêchait au drone de l'identifier clairement. Le leader de Gaïa paraissait attendre quelqu'un. Prescott ordonna de patienter encore avant d'intervenir.

Au bout d'une heure, l'homme se remit au volant et reprit la route. Personne n'était venu. Prescott avait eu assez de déboires avec Valdés Villazón. S'il le perdait, cette fois-ci Cornelius Fox ne le lui pardonnerait pas. Tant pis pour les deux autres fugitifs, il décida de donner l'assaut.

L'ennemi public numéro un avait très mal choisi le lieu de son rendez-vous. Il se trouvait aux abords du White Sands Missile Range, la plus grande zone militaire du pays, utilisée notamment pour tester les missiles américains. À la sortie d'un virage, la Chevrolet se trouva encerclée par une dizaine de jeeps. Le conducteur pila. Les militaires avaient leurs fusils d'assaut braqués sur lui. Il sortit de la voiture, les mains en l'air. Les soldats étaient en surnombre, mais avec Gaïa, il fallait envisager le pire. Un petit groupe d'hommes, dissimulé derrière un bouclier anti-explosion, se dirigea vers le fugitif. Ils redoutaient qu'Abel Valdés Villazón ne porte une ceinture d'explosifs et ne se donne la mort. Un éco-terroriste était avant tout un terroriste, les avait-on mis en garde.

Lorsqu'ils parvinrent à sa hauteur, le doute les saisit. L'homme ne correspondait pas du tout au signalement. Il avait une tête de camé. Ils le fouillèrent, il n'était pas armé. Il n'opposa aucune résistance et s'agenouilla en implorant :

– Je vous jure, j'ai arrêté de vendre de la drogue !

– Redressez-vous, Valdés Villazón, fit l'un des soldats en lui saisissant la nuque.

L'homme prit un air hagard. Valdés Villazón, c'était ce type dont tout le pays parlait. Il ouvrit grand la bouche, révélant les débris de sa dentition.

– Vous vous trompez ! Je m'appelle Romano Russo !

Ils lui prirent ses papiers. Il se nommait bien Romano Russo, mais cela ne prouvait rien. Valdés Villazón pouvait s'être procuré de faux papiers. Pour en avoir le cœur net, les soldats prirent une photo de lui et l'envoyèrent au Pentagone. Le secrétaire à la Défense faillit tomber de

son fauteuil. L'homme ne ressemblait pas du tout à Valdés Villazón. Il ordonna tout de même d'effectuer d'autres vérifications. On tira les cheveux de Russo et on lui pinça le visage pour vérifier qu'il ne portait pas de masque. On prit aussi ses empreintes et on scanna enfin son iris à l'aide d'un kit d'identification. Le verdict fut sans appel : Prescott et Lewis s'étaient trompés. Pire, ils avaient été menés en bateau.

– Eh merde ! rugit le secrétaire à la Défense. Valdés Villazón nous a encore baisés !

À la NSA, Alex Spector ne s'en remettait pas non plus. La voiture était pourtant celle de Pungor. Incapable de céder à la colère, l'analyste promit silencieusement de se venger.

Dans le désert de White Sands, les militaires encerclaient toujours Romano Russo. Celui-ci était connu des services de police. Il était originaire d'Albuquerque et avait déjà été inculqué pour trafic de stupéfiants.

– C'est ta voiture ? s'enquit l'un des hommes.

– Non, répondit Russo. Un type me l'a passée hier soir à Albuquerque.

– Il était comment, ce type ?

– Roux, avec une chemise de bûcheron.

Cela ne correspondait pas non plus au signalement de Valdés Villazón. Mais peut-être s'était-il déguisé. Les militaires avaient toujours leurs fusils pointés sur le trafiquant.

– Il m'a parlé en espagnol, ajouta-t-il, terrorisé.

Voilà qui était plus intéressant.

– Pourquoi étais-tu dans sa voiture ? demanda un autre soldat.

– Il m'a donné dix mille dollars pour que je descende en voiture jusqu'ici. Il a insisté pour que je prenne la sienne. On devait me remettre un paquet, mais personne n'est venu. Je devais ensuite toucher dix mille dollars de plus si je rapportais le paquet.

Dans la salle de crise du Pentagone, Prescott cogitait. Compte tenu du subterfuge utilisé, c'était certainement Valdés Villazón qui avait envoyé Romano Russo à White Sands. Le trafiquant était tombé dans son piège, et eux aussi. Le secrétaire à la Défense se leva et alla observer, au mur, une carte des États-Unis. Si le leader de Gaïa les avait égarés à l'extrême sud du pays, il pouvait avoir pris la fuite dans la direction opposée. Prescott inspecta les villes au nord d'Albuquerque : Santa Fe, Colorado Springs, Denver et Boulder, où Gardner et Valdés Villazón avaient grandi ensemble.

Les généraux et le directeur du FBI étaient reliés par visioconférence à la salle de crise du Pentagone. Prescott leur montra la carte.

– Montez des barrages sur toutes ces routes et faites ratisser chacune de ces villes. Ils ne doivent pas nous échapper !

Jour 2, Los Alamos, Nouveau-Mexique, États-Unis.

Il neigeait à nouveau. Sur le parking, les voitures étaient dissimulées sous une fine couche blanche. Lucy ne trouvait pas la vieille Chevrolet, avec ses formes anguleuses si caractéristiques.

– Qu'est-ce que tu as fait de la voiture ? s'inquiéta-t-elle.

– Je l'ai laissée à Albuquerque, hier soir, répondit Abel.

– Tu es retourné là-bas ?

– Oui, pour brouiller les pistes, indiqua-t-il sans donner plus de précisions.

Il ne mentionna pas Romano Russo, ce dealer dont Pungor lui avait donné le nom quand ils avaient évoqué le cartel de Tijuana. Russo sévissait dans le lycée d'Albuquerque où étudiaient les enfants de la plupart des employés du VLA. La *crystal meth* qu'il leur fourguait faisait des ravages terribles. Cette drogue, sorte de cocaïne du pauvre, donnait confiance aux adolescents mal dans leur peau. Extrêmement addictive, elle provoquait chez ses consommateurs des troubles épouvantables : pourrissement des dents, hallucinations et crises de paranoïa. Pungor avait vu la vie de certains de ces enfants dévastée par la drogue. Le personnel du radiotélescope avait bien dénoncé Russo à la police, mais ce dernier se fournissait auprès de gangs mexicains qui avaient de puissants appuis locaux. Quelques heures après son arrestation, il avait été relâché.

À force de prendre lui-même de la *meth*, Russo était devenu une épave. Il s'était fait lâcher par son gang, mais comme il avait toujours de gros besoins d'argent pour payer sa dope, il avait accepté sans rechigner la mission proposée par Abel. Le leader de Gaïa avait toujours éprouvé de la haine pour ceux qui détruisaient la vie de jeunes innocents, et encore plus pour les réseaux qui les employaient et les financiers qui les aidaient à blanchir leurs profits. Russo n'était qu'un rouage dans ce système.

Abel ne voulait en aucun cas sa mort, mais juste lui donner une leçon.

Au lieu de la Chevrolet, il montra à Lucy une grosse camionnette. Quand il eut enlevé la neige qui en recouvrait la carrosserie, elle vit apparaître une ambulance.

– Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle, choquée.

– À l'hôpital d'Albuquerque, marmonna Abel.

Est-ce qu'il était inconscient ? Ils allaient se faire repérer, là-dedans !

– Tu es complètement fou ! protesta-t-elle.

Abel lui expliqua qu'au contraire, certaines apparences pouvaient paradoxalement tromper les forces de l'ordre. En Italie, les mafias utilisaient ainsi des camions-poubelles pour transporter de la drogue, ou bien des véhicules flanqués du sigle de l'OTAN pour déplacer des armes. Aux États-Unis, l'héroïne avait aussi été longtemps transbahutée dans des corbillards.

Lucy fit le tour du véhicule. Les vignettes qui l'identifiaient comme venant d'Albuquerque avaient été soigneusement décollées. Abel ouvrit la portière et tendit à sa femme une blouse d'infirmière.

– Tiens, mets ça, lui dit-il.

Elle obéit, mais avec ce sentiment amer d'être l'héroïne d'un film qui pourrait mal tourner. Puis elle s'installa dans le véhicule.

Peu rassurée au premier abord, elle dut reconnaître, après plusieurs centaines de kilomètres de route, que la ruse fonctionnait. Ils étaient parvenus à remonter vers le nord, et avaient franchi sans encombre les barrages dont le nombre s'était multiplié. Abel finit par lui révéler leur destination : ils allaient à Boulder, afin de découvrir ce que le gouvernement avait fait des Gardner et de Clara. Rien ne prouvait qu'ils s'étaient vraiment enfuis. Peut-être avaient-ils été enlevés. Dans l'habitacle, il avait mis *Spying Glass*, de Massive Attack. Il avait le pressentiment que c'était à Boulder

qu'il trouverait un indice déterminant pour progresser vers la vérité. Une présence mystérieuse le lui soufflait.

– Et tes parents, tu crois qu'ils sont eux aussi menacés ? demanda Abel.

Terence, le père de Lucy, était un richissime assureur du Connecticut et avait de puissantes connexions à Washington. Aucune raison, donc, de s'en faire pour lui. De toute manière, Lucy le détestait et ne lui adressait plus la parole depuis des années. En revanche, elle était plus inquiète pour Dorothy, sa mère, qu'elle voyait seulement deux fois par an, sans son père. Dorothy devait vivre des moments terribles, tiraillée entre la honte et la peur, et ce n'était certainement pas son mari, toujours absent pour ses affaires, qui la rassurerait.

Plus loin sur la route, ils reparlèrent de la disparition du président Carlson.

– Ce n'était qu'un pion, dit Abel. Il se contentait d'exécuter ce que d'autres lui dictaient de faire.

– D'autres comme ce Cornelius Fox ? interrogea Lucy.

Comme Abel, elle avait lu son nom dans la lettre écrite par Gary Tyler et transmise par Paul Gardner.

– Oui, par exemple. Fox tient le complexe militaro-industriel du pays et peut-être plus encore. C'est certainement lui qui a fait de Gaïa un bouc émissaire.

Il faut dire que, plusieurs semaines auparavant, l'organisation avait attaqué le bouclier antimissile américain, construit en grande partie par Cornelius Fox. Le vieil homme, qu'Abel connaissait à peine, devait s'être vengé en faisant accuser Gaïa. Si cet homme était lié aux tractations avec les Chinois, il leur faudrait enquêter autour de Cor-Fox, son groupe. Malheureusement, ce conglomérat opaque était réputé impénétrable et ils ne pouvaient prendre aucun risque pour s'en approcher.

Pour avancer, ils avaient besoin d'aide, d'une aide divine. Un condor tournoyait très haut dans le ciel. Les condors de

Californie étaient une espèce extrêmement rare, Abel vit dans la présence du rapace un bon présage. Ils approchaient de Boulder. Il ressentait toujours cette force invisible qui l'attirait. Il se laissait guider. L'ambulance passa devant la ferme des Gardner, où Paul avait grandi. Aux abords, il y avait du monde. Des enragés réclamaient sa mort, sous prétexte qu'il était membre de Gaïa. Le mensonge du gouvernement prenait au-delà de toute espérance.

Paul était dans une situation au moins aussi désespérée que la leur. Chaque issue de la crise lui serait défavorable. Il pouvait mourir d'une heure à l'autre et, si par miracle il tenait jusqu'à l'hypothétique arrivée des Chinois, il encourrait la peine capitale, pour conspiration et actes terroristes.

Ils firent un tour complet de la propriété des Gardner et personne ne prêta attention à leur ambulance. Chaque entrée de la ferme était gardée par l'armée. Abel abandonna l'idée de s'y introduire. Il préféra suivre ce que lui dictait son intuition, et continua de rouler vers la maison de Clara.

Jour 2, Zhongnanhai, Siège du Parti communiste, Pékin, République populaire de Chine.

Le président Li s'entretenait avec Meng Shaozu, en charge depuis quarante ans du programme lunaire chinois. Le scientifique avait été très affecté par la victoire des Américains, arrivés sur la Lune quelques semaines avant qu'eux n'envoient leurs taïkonautes. Les déboires de Washington lui offraient finalement la possibilité de prendre sa revanche. Sa mission aurait désormais autant d'importance, sinon plus, que la mission américaine. Le sauvetage de Paul Gardner était devenu un enjeu international majeur.

Depuis la veille, Meng Shaozu avait revu les plans de vol afin que la capsule chinoise se pose sur le site de Columbus 11. Dans six jours, elle serait prête à décoller de l'île de Hainan. Le président Li lui demanda s'il pouvait gagner encore du temps, mais Meng indiqua que cela risquerait de mettre en péril la mission, avec les conséquences médiatiques que cela impliquerait. Le président dut se rendre à l'évidence.

Meng Shaozu avait préparé un exposé plus détaillé, mais le président ne souhaita pas le voir. Il fut déçu car le chef de l'État avait toujours montré un intérêt très vif pour ce programme lunaire. Le président, se dit-il, venait de traverser une crise unique. Les affirmations mensongères de Paul Gardner l'avaient conduit à commettre l'inconcevable : attaquer les États-Unis avec une arme nucléaire. Aussi étonnant que cela puisse paraître, tout était maintenant rentré dans l'ordre avec Washington. D'ici quelques jours, le président Li retrouverait sans aucun doute son intérêt pour le programme lunaire. Meng Shaozu n'insista donc pas.

Le président le raccompagna et fit entrer Wu Jinhua, son ministre de la Défense. Conformément aux ordres, le sous-marin responsable du tir des missiles vers les États-Unis avait disparu en mer. Li et Wu devaient juste se mettre d'accord sur ce qui serait dit aux familles. Wu proposa de

faire croire à un incendie. L'idée convenait au président. Ils avaient encore du temps pour l'annonce, le retour de l'équipage n'étant pas prévu pour tout de suite. D'ici là, l'opération Tonnerre noir serait certainement achevée.

Lorsque Wu quitta les lieux, le président Li demeura seul. Il espérait que ce qu'il avait négocié avec Cornelius Fox servirait bien les intérêts à long terme de la Chine.

Jour 2, Boulder, Colorado, États-Unis.

Une camionnette du FBI était stationnée devant la maison de Clara. Le véhicule semblait vide, ses occupants devaient s'être installés à l'intérieur, au chaud. Abel avait son idée pour pénétrer discrètement dans la maison. Celle-ci était bâtie au-dessus d'une source souterraine. Pour extraire cette eau pure, sa tante avait fait creuser un puits accessible depuis la cave. Afin de protéger le sous-sol d'éventuelles inondations, un gros tuyau traversait le puits et permettait d'évacuer le trop-plein d'eau. L'ouverture de celui-ci se situait en contrebas de la maison, à flanc de colline.

La demeure étant moins surveillée que celle des Gardner, Abel jugea qu'il pouvait se risquer à y entrer par le tuyau. Il était plus sûr, cependant, d'attendre la tombée de la nuit. Lucy et Abel décidèrent donc de rebrousser chemin et passèrent le reste de l'après-midi devant la télévision, toujours dans deux motels différents. À cette période de l'année, le soleil se couchait tôt. Dès que la lumière fut suffisamment faible, Abel retourna à pied chez Clara. Il tenait à être discret. Les agents du FBI étaient toujours dans la maison. Leurs ombres ondulaient derrière les rideaux, ils avaient allumé un feu de cheminée. Abel marcha dans la neige jusqu'à l'entrée du tunnel. D'épais buissons avaient poussé autour de la grille. Il en dégagea l'accès puis, à l'aide d'une pierre, il fracassa le cadenas rouillé. Il s'agenouilla et se mit à ramper dans le boyau. L'ouverture était juste assez large pour laisser passer un corps. Cette visite était capitale. Si Clara avait été kidnappée, ce serait catastrophique.

Tandis qu'il progressait vers la maison, la voix mystérieuse, dans sa tête, lui répétait que quelque chose d'important l'attendait ici. Quelque chose qui éclairerait son futur, mais aussi son passé. Abel était comme téléguidé. Après quelques minutes d'efforts, il parvint au niveau du puits. Il écouta attentivement, personne ne semblait se trouver au

sous-sol. Il fit tomber une pièce dans l'eau, aucune réaction. La voie était libre. En silence, il grimpa le long de l'échelle qui conduisait à la cave et, une fois en haut, il jeta un coup d'œil circulaire. Les objets posés sur les étagères étaient renversés. C'était inhabituel chez Clara. Le FBI avait donc fouillé partout.

Abel monta jusqu'au rez-de-chaussée et tendit l'oreille. Les agents étaient au salon et regardaient la télévision. Il pouvait donc se rendre à l'étage. Alors qu'il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, il entendit un grognement.

– Silver ? fit l'un des agents.

Silver était face à Abel. C'était un gros bouledogue à la mine patibulaire. Abel tenta de dissimuler sa peur. Au contraire, il sourit et lui tendit ses deux mains, les paumes bien ouvertes. Jamais il n'avait autant eu besoin de ce fluide chamanique qui lui donnait un réel pouvoir sur certains animaux. Le chien, pour l'instant, continuait de grogner.

– Silver ? répéta l'agent.

Silver s'approcha du visiteur nocturne en montrant les crocs. Il y eut alors un bruit. L'agent du FBI s'était levé et approchait. Ses pas grinçaient sur le parquet. Abel l'entendit armer son fusil. Son cœur se mit à battre la chamade.

– Silver, où es-tu ? insista l'homme.

Le chien était maintenant à un centimètre des mains d'Abel. Finalement, il se décida à les lécher affectueusement. Le leader de Gaïa caressa alors le molosse et lui donna une tape amicale sur le flanc. Silver partit rejoindre son maître.

– Fausse alerte, les gars, dit l'agent à ses collègues. Juste Silver qui devait avoir la dalle.

Tandis que l'agent emmenait le chien dans la cuisine et lui donnait à manger, Abel expira longuement. Il continua ensuite de gravir l'escalier, piloté par son intuition. Il se demandait bien ce qu'il allait trouver. Il pénétra tout d'abord dans la chambre de Clara et l'éclaira avec sa lampe

de poche. Elle aussi avait été fouillée. Quand il entra dans la salle de bains de sa tante, les tiroirs et les placards étaient grands ouverts. À côté du lavabo, il ne trouva ni sa brosse à dents ni son dentifrice. Il ne vit pas non plus son parfum sur l'étagère, où elle le posait immuablement. Clara avait donc eu le temps de rassembler ses affaires. Elle était certainement partie d'elle-même, peut-être avec les Gardner. Cette conclusion ne le rassura qu'à moitié car il fallait maintenant les retrouver avant le FBI. Abel avait le sentiment qu'un indice l'attendait quelque part. Mais où ? Il explora chaque recoin de la chambre et de la salle de bains, mais ne trouva rien.

Il se rendit ensuite dans la chambre qu'il avait conservée chez elle. Tout y avait été mis sens dessus dessous. Aux murs, il n'y avait pas grand-chose. Sur l'un d'entre eux était accroché un poster représentant la Grande Serre de Biosphere 2, au milieu des montagnes d'Arizona. Quatre ans auparavant, Abel avait établi dans ce laboratoire d'écologie les bureaux de Biosphere Economics. L'ensemble avait été détruit quelques jours plus tôt par le Pentagone, lorsque son identité avait été découverte.

Sur un autre mur, on pouvait voir le portrait du grand résistant navajo Manuelito, qu'Abel admirait. L'image était accompagnée d'une citation qu'il trouvait toujours aussi forte : « Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson pêché, alors vous découvrirez que l'argent ne se mange pas. » Cette phrase n'était d'ailleurs pas de Manuelito, mais d'un Indien creek.

Une horloge digitale brillait dans la nuit. Il était près de vingt heures. Le nouveau message de Paul Gardner ne tarderait pas à arriver. Abel espéra que son état de santé ne se serait pas dégradé.

Il continua pourtant d'explorer sa chambre, en vain. La force mystérieuse qui l'avait poussé là était-elle une illusion ? Après avoir tout inspecté, il s'arrêta devant sa

bibliothèque. Elle était presque vide. Il avait emporté la plupart de ses livres dans les bureaux de Biosphere 2. Seuls quelques rares ouvrages de sa jeunesse demeuraient là. Il remarqua la présence du *Petit Manuel de l'agent secret*, de Falcon Travis. Ce livre, reçu d'un ami de Clara à l'occasion d'un anniversaire, l'avait initié aux joies de la dissimulation. Certain de l'avoir emporté en Arizona, Abel fut surpris de le trouver ici. Il le glissa dans la poche de son manteau.

Il était encore en train de fouiller dans la chambre quand il aperçut, à travers les rideaux, de puissantes lumières. Des phares. Il regarda par la fenêtre et vit plusieurs camionnettes avec un sigle « FBI » se garer devant la propriété. Un afflux massif d'adrénaline se déversa dans son corps. Il devait quitter les lieux sur-le-champ.

Jour 2, Spaceblog de Paul Gardner, base lunaire Columbus 11.

LES LIENS BRISÉS



Variation : -1

À cause de cette satanée poussière lunaire, je continue de tousser et de cracher du sang. Et mon cœur se met par instants à battre de façon aléatoire. J'essaye de ne pas y songer. Je me concentre sur mon Siècle bleu. Je crois maintenant savoir par où il faut commencer pour le bâtir.

L'humanité est en grand danger. Les liens entre les hommes sont en train de se disloquer. Les crises environnementales et économiques actuelles ne sont que les conséquences de ce processus invisible, engagé il y a plusieurs décennies, et qui s'accélère. Dès 1943 dans *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry nous avait pourtant alertés sur la question.

Son personnage avait demandé au renard :

– *Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?*

Celui-ci lui avait répondu :

– *C'est une chose trop oubliée. Ça signifie « créer des liens ». Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre.*

Lorsque le renard avait pris congé de son nouvel ami, il avait ajouté :

– *Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.*

Saint-Exupéry n'a pas été écouté et la situation n'a cessé d'empirer. Ces liens invisibles, que l'on ne voit bien qu'avec le cœur, sont pourtant les fondements des sociétés humaines. Sans eux, l'humanité s'effondrera. Si l'on ne restaure pas d'abord ces bases, on ne pourra jamais bâtir le Siècle bleu.

Cessons de faire les sourds et écoutons le secret du renard. Laissons de côté un instant notre ego et nos univers virtuels. Restaurons la convivialité, le respect et l'amour de l'autre, unissons-nous et refondons les liens qui forment les petits groupes sociaux : le couple, la famille, les équipes au travail, les relations de voisinage, la vie de quartier. Beaucoup l'ont compris et se battent déjà pour préserver l'essentiel. Cette solidarité sera notre plus grand atout pour lutter contre les forces qui, en silence, travaillent à notre destruction en exploitant nos faiblesses.

La crise actuelle puise son origine dans le cœur des hommes. Seule une réaction du cœur pourra l'endiguer. Réagissons, renouons les liens, redevenons humains.

Encore neuf jours avant l'arrivée des Chinois. L'attente va être longue.

À demain.

Jour 2, Boulder, Colorado, États-Unis.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à sa chambre, Abel était descendu discrètement par l'escalier. Alors que les équipes du FBI entraient dans la maison, il avait réussi à regagner le sous-sol et à s'introduire dans le puits. En s'extirpant du tuyau, il mesura la chance qu'il avait eue. Il s'était ensuite mis en route pour son motel.

Cette visite lui avait appris que sa tante n'était probablement pas aux mains du gouvernement, mais rien de plus. Il en était toujours à la case départ et ne savait pas ce que la famille Gardner était devenue. Il avait vraiment besoin d'un coup de pouce du destin. Dépit, il décida d'aller retrouver Lucy à son motel.

Dans la chambre de celle-ci, la télévision était allumée, comme toujours. Abel enleva ses gants, sa perruque et ses autres accessoires. Lucy s'aperçut qu'il était toujours préoccupé et s'inquiéta. Lorsqu'il lui expliqua que Clara n'avait sans doute pas été enlevée, elle jugea que c'était positif.

– Oui, mais à part ça, je n'ai rien trouvé, lâcha Abel, découragé. Je n'ai pas eu assez de temps. Les fédéraux ont débarqué et j'ai failli me faire arrêter.

– On trouvera d'autres pistes, lui dit-elle sur un ton qui se voulait rassurant.

Son mari n'était pas du même avis.

– Mais quelle autre piste ? s'emporta-t-il. Tu ne vois pas que nous sommes foutus ?

Elle le regarda avec sévérité.

– Tu ne peux pas dire ça, Abel. Il faut garder espoir. Nous n'avons pas le choix.

Elle avait raison. Il fallait continuer à espérer. Abel se ressaisit. Sur l'écran de télévision, une image du Petit Prince apparut. La journaliste lisait le texte envoyé par Paul Gardner. Les mots de son ami lui redonnèrent un peu de courage.

L'essentiel est invisible pour les yeux, les liens brisés. Ces références ne le surprisent pas. Paul lui parlait sans cesse de Saint-Exupéry et de ces liens qui s'étiolaient. C'était une de ses obsessions.

La présentatrice commenta ensuite l'état de santé de l'astronaute, qui avait empiré depuis la veille. Abel demeura silencieux. Les problèmes du monde actuel trouvaient leur origine dans le cœur des hommes. Le problème de Paul résidait également dans son cœur, et celui-ci pouvait lâcher à tout moment. Il ferma les yeux et pensa à son ami. Il lui demandait de tenir encore.

Abel vida ensuite les poches de son manteau sur la table de chevet. C'est alors que Lucy aperçut le livre : *Le Petit Manuel de l'agent secret*.

– Tiens, c'est drôle, j'avais le même quand j'étais petite, lui dit-elle.

Elle prit l'ouvrage et le feuilleta. Les illustrations firent resurgir en elle des souvenirs de jeux solitaires. La dure vie des enfants uniques. Elle parcourut les différents chapitres : établir un portrait-robot, déjouer une filature, élaborer un code secret, se déguiser, décrypter le langage morse, brouiller les pistes... Finalement, il y avait là tout ce dont ils avaient besoin.

Au milieu du livre, Lucy remarqua une feuille pliée. C'était du papier à en-tête du NCAR², le laboratoire de recherche où travaillait Clara. La feuille était complètement blanche, elle ne portait aucune inscription.

– Je ne me souviens pas avoir mis ce papier ici, remarqua Abel, intrigué. En même temps, cela fait des années que je n'ai plus regardé ce manuel. Sans doute un marquage.

Lucy observa attentivement le papier à en-tête.

– Pourtant, tu as bien dû l'y mettre récemment. Regarde, c'est le nouveau logo du NCAR.

2. NCAR : National Center for Atmospheric Research. Centre national de recherche atmosphérique.

Abel confirma. Le logo du centre avait changé quelques mois auparavant. Seule Clara pouvait donc avoir placé cette feuille là. Très récemment. Il s'approcha de sa femme.

– C'est d'autant plus bizarre, reconnut-il, que j'étais à peu près certain d'avoir emporté mon exemplaire à Biosphere 2.

Lucy convint que c'était surprenant. À la télévision, un expert des menaces terroristes décryptait le texte de Paul sur les liens brisés. Son propos était effarant. L'homme détournait le sens de chaque mot pour prouver que Gardner était un être sanguinaire qui appelait à la révolution.

Une odeur acide se dégageait du papier. Une odeur citronnée. Dans le cerveau de Lucy, plusieurs liaisons synaptiques s'établirent simultanément. L'odeur du citron. L'essentiel est invisible pour les yeux. La feuille blanche. *Le Petit Manuel de l'agent secret*. Une idée lui vint.

Elle fouilla dans un tiroir de la table de nuit et en tira une boîte d'allumettes. Intrigué, Abel la regardait faire. Elle en craqua une et passa la flamme sous la feuille. Des lettres apparurent aussitôt. De l'encre sympathique. Tous les enfants du monde connaissent ce truc, mais les agents du FBI ne se rappelaient plus qu'ils avaient été des enfants. La jeune femme continua l'opération et d'autres lettres apparurent. Abel n'en revenait pas. Lucy elle-même se demandait comment cette idée lui était venue. Comme souvent, cette intuition avait été la conséquence d'une série de coïncidences insignifiantes.

Abel regarda la feuille de papier. C'était l'écriture de Clara. Lorsque toutes les lettres furent bien visibles, ils lurent ensemble le message.

Nous sommes à l'abri avec les Gardner, ne vous inquiétez pas pour nous. Ce que vous avez déclenché est beaucoup plus vaste que vous ne l'imaginez. Vous êtes en grand danger. Allez trouver Julio Molina, sur Chestnut Road. Abel, tu

l'ignores encore, mais c'est l'homme qui t'aime le plus au monde. Il vous aidera, Lucy et toi, à vous sortir de là. Prends garde à toi mon chéri, Clara.

Lucy et Abel demeurèrent sans voix. Si par bonheur le message disait vrai, ils allaient sans doute recevoir le coup de pouce dont ils avaient tant besoin.

– C'est peut-être un piège ? avança Lucy quand elle eut recouvré ses esprits.

C'était possible, mais Abel imaginait mal des fédéraux élaborer un stratagème utilisant de l'encre sympathique. Ceux qui avaient fait cela le connaissaient bien. Ils relurent le message. Ce Julio Molina ne leur disait rien. Qui pouvait-il être pour prétendre les tirer de cette situation inextricable ?

Ils auraient bien recherché son nom sur un moteur de recherche, mais s'il s'agissait d'un piège, la NSA les repérerait aussitôt. Sous la table de chevet, Abel vit un annuaire téléphonique de la région de Boulder. Il y avait bien un Julio Molina, domicilié sur Chestnut Road. À la fin de l'annuaire, il trouva un plan de la ville. Chestnut Road était perdue au milieu d'une colline boisée. Il n'y avait qu'une seule maison sur toute la route. La sienne. Au sommet de la colline. Si on voulait leur tendre un piège, il n'y avait pas de meilleur endroit.

– Il faut rester prudent, mais on doit aller voir, fit Abel. C'est notre seule piste.

Ils prirent l'ambulance et parvinrent, après quelques kilomètres de route, au bas de la colline. Ils se garèrent sur un terrain vague éloigné de la route principale et des regards. Pour se rendre jusqu'à la maison, ils coupèrent à travers bois. L'ascension dans la neige, en pleine nuit, fut éreintante et ils arrivèrent en haut trempés. La demeure qui leur faisait face occupait un domaine vaste de plusieurs hectares. Elle était ceinturée par un mur hérissé de caméras robotisées, un

système de protection peu courant pour un particulier. Qui était ce Julio Molina ? Certainement quelqu'un d'important. Lucy et Abel sentirent la peur leur nouer l'estomac. Plutôt que de rester à découvert, ils choisirent de grimper sur un arbre qui dominait la propriété. La neige avait cessé de tomber. Un épais silence régnait autour d'eux. Lucy grelottait et Abel la réchauffa.

Des lumières s'allumèrent bientôt dans la maison. Derrière l'un des rideaux, une silhouette de petite taille se mit à bouger, lentement. Le couple observait attentivement ses déplacements. Une voix gouailleuse s'échappa soudain du haut-parleur monté sur le portail principal.

– Descendez de cet arbre, vous risquez d'effrayer les hiboux !

Ils sursautèrent tellement qu'ils faillirent tomber de leur branche. Ils étaient repérés.

Jour 2, Jackson State University, Jacksonville, Mississippi, États-Unis.

Un homme vêtu d'un survêtement à capuche regardait autour de lui dans la nuit. En ce dimanche soir de décembre, le campus de la Jackson State University était désert. Il s'approcha d'une boîte aux lettres et y glissa une enveloppe. L'enseigne de la radio du campus figurait à l'entrée du bâtiment.

L'homme s'éloigna en direction d'une voiture. Il ouvrit le coffre, se glissa à l'intérieur et le referma sur lui. La voiture démarra et ne s'arrêta que trois heures plus tard, dans un motel de la ville d'El Dorado, en Louisiane. Le conducteur, alors, libéra son passager.

Dans la chambre, Carlson se mit à s'étirer pour se défaire de ses courbatures. Le coffre avait été aménagé pour la circonstance. Ramón Ochoa y avait percé des trous pour laisser passer l'air, mais cela ne le rendait pas pour autant confortable. Hélas, il n'y avait pas de meilleure solution. Seul avec lui-même dans ce coffre, il avait profité du voyage pour réfléchir.

Le survêtement que lui avait remis Travis, son garde du corps, taillait petit et lui moulait le corps. À chaque mouvement de gymnastique, Ramón Ochoa pouvait voir apparaître les bourrelets du président. Celui-ci avait pris beaucoup de poids, en cinq ans à la Maison Blanche. À la fin de la séance, ses cheveux, d'habitude si impeccablement plaqués en arrière, étaient en bataille. Carlson n'était plus le jeune coq qu'Ochoa avait connu. Les derniers mois avaient été particulièrement destructeurs et le président lui avait expliqué qu'il avait dû prendre des médicaments pour tenir. Les jours précédant son arrêt cardiaque, son secrétaire à la Défense lui avait même procuré de la cocaïne. Ochoa fut heureux d'apprendre le secret de Mike Prescott et de son énergie inépuisable. C'était ce qu'il aimait avec Carlson : découvrir les faiblesses de ceux que

l'on pensait invulnérables. Maintenant qu'il s'était débarrassé de toutes ses sources de stress, son cœur allait mieux et il avait arrêté la drogue. Quelques jours de cocaïne n'avaient pas suffi à le rendre accro.

Ochoa sortit une carte et lui montra où ils se trouvaient.

– El Dorado en Louisiane, fit-il en pointant l'endroit.

– Jamais entendu parler, répondit le président. Bien joué !

Pour leur éviter de se faire repérer, Carlson avait laissé Ochoa choisir les arrêts aléatoirement. En l'absence de logique dans leurs déplacements, il n'y avait aucun risque que le FBI les débusque. Avant de partir, ils avaient quand même dressé la liste des États qu'ils devraient traverser. Après Washington DC, il y en avait onze : Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie, Alabama, Mississippi, Louisiane, Texas, Nouveau-Mexique, Arizona et enfin Californie. Un parcours approximatif avait été tracé sur la carte. Un arc de cercle qui traversait tout le pays. En le regardant, Carlson eut une pensée amusante. On aurait dit que les États-Unis souriaient.

À ce point de leur voyage, ils avaient déjà parcouru sept de ces États. Malheureusement, les quatre derniers étaient de loin les plus vastes. Il leur faudrait donc encore trois jours pour atteindre San Diego. Ochoa en profita pour poser la question qui le démangeait depuis leurs retrouvailles.

– Alors, Président, pourquoi va-t-on à San Diego ?

– Je dois trouver Valdés Villazón.

Il n'osa pas demander plus de détails. Ochoa ne voyait pas, cependant, ce que le président pouvait bien vouloir au leader de Gaïa, son pire ennemi.

– Et pourquoi serait-il là-bas ?

– Avec ce que j'ai déposé dans la boîte aux lettres tout à l'heure, il y sera. Crois-moi.

L'après-midi, Carlson lui avait fait acheter un dictaphone, mais Ochoa ignorait ce qu'il avait dit sur la cassette. Il le découvrirait, comme tout le monde, le lendemain.

Jour 2, Boulder, Colorado, États-Unis.

– J’ai connu des habitants de San Antonio de Los Buenos plus prudents, poursuivit la voix.

Abel frémit. C’était le nom du quartier de Tijuana où il avait grandi. L’une des caméras se braqua sur eux. Lucy était terrorisée.

– Tu n’as pas tellement changé depuis que tu t’étais ton Rontonton.

Rontonton ? C’était le doudou d’Abel à Tijuana. Un petit mouton bleu. Il n’avait pas entendu ce nom-là depuis trente ans. Un homme aussi informé sur son enfance ne pouvait pas lui vouloir de mal. Et puis les mots de Clara lui vinrent en mémoire : « Tu l’ignores encore, mais c’est l’homme qui t’aime le plus au monde. »

Le portail automatique de la propriété s’ouvrit. Hésitants, Lucy et Abel restèrent perchés sur leur arbre.

– Puisque vous n’avez pas l’air de vous décider, je vais venir, fit à nouveau la voix dans le haut-parleur.

D’autres lumières s’allumèrent dans la maison. Dans l’embrasure de la porte principale, une forme ramassée apparut et se hissa sur une rampe métallique qui serpentait dans le jardin. L’homme se déplaçait en chaise roulante. Il était handicapé. Parvenu au portail, il descendit de la rampe et avança péniblement sur la route enneigée. Lucy et Abel ne parvenaient toujours pas à bouger. Cette rencontre était surréaliste.

Enfin, quand leur hôte se posta devant leur promontoire avec un large sourire, ils consentirent à descendre, penauds. Le jaguar noir n’en menait pas plus large qu’un petit chat. L’homme leur tendit la main.

– Julio, leur dit-il. Ravi de vous rencontrer après tout ce temps. Suivez-moi, il fait meilleur à l’intérieur.

Comme son ton dans le haut-parleur l’avait laissé supposer, Julio paraissait sympathique. Son ventre, bien rond,

trahissait un faible pour les plaisirs de la table. Il devait avoir une soixantaine d’années et portait une barbe grisonnante, courte et bien taillée. Abel ressentait des ondes positives. Les mêmes ondes qui l’avaient conduit jusque-là. Le visage de Julio lui était familier, mais il ne parvenait pas à se rappeler où ils s’étaient rencontrés. À Tijuana probablement, des décennies en arrière. Dans le doute, il resta sur ses gardes. Lucy ne savait pas quoi penser.

Confus de l’avoir forcé à sortir par ce temps, Abel entreprit de pousser le fauteuil de Julio Molina le long du chemin qui conduisait à la magnifique demeure. Ils traversèrent le jardin, lui aussi truffé de caméras qui détectaient leurs mouvements et s’orientaient selon leurs pas. Cette maison, décidément, devait renfermer des secrets ou des biens d’une très grande valeur.

Enfin, ils parvinrent sur le perron et franchirent la porte principale. Molina les conduisit jusqu’au grand salon, où un feu de cheminée crépitait. Le long du couloir, des cadres exhibaient des serrures de toutes les époques. Drôle de collection. Le mystère s’épaississait. Lucy et Abel restaient sur la défensive. Abel aperçut également un bureau ouvert, plein d’ordinateurs.

Une fois dans le salon, Julio manipula une tablette tactile intégrée au bras de son fauteuil. En deux mouvements de doigts, il augmenta l’intensité des flammes de la cheminée. Ses visiteurs étaient impressionnés.

– Mettez-vous à l’aise et réchauffez-vous, leur dit-il.

Comme Lucy et Abel continuaient de lorgner sur la machine, il leur donna quelques explications.

– Je suis assez fier de ce système. Cela m’a pris du temps pour le mettre au point, mais je peux maintenant presque tout piloter depuis cette tablette. Compte tenu de mon état, c’est pratique.

Abel ne parvenait toujours pas à chasser cette horripilante impression de déjà-vu. Et pourtant, ni lui ni sa femme

n'osaient encore demander à Julio qui il était. Ils s'assirent sur le canapé tandis que leur hôte se dirigeait vers le bar, ajusté à la hauteur de son siège. Une odeur agréable de légumes mijotés s'échappait de la cuisine. Abel regarda autour de lui. Y avait-il quelqu'un d'autre dans cette maison ? Une femme, des enfants ou pire, d'autres invités ? S'agissait-il d'un piège ?

– Ce n'est pas un piège, indiqua Julio comme s'il avait lu dans ses pensées. Ici vous êtes seuls, et à l'abri. Ne vous inquiétez pas. Lucy, je te sers un Dirty Martini ?

La question provoqua une grande surprise. Dans les bars, Lucy commandait toujours un Dirty Martini, ce cocktail composé de vodka, de vermouth et de jus d'olive. Julio n'attendit pas la réponse. Il dosa l'ensemble avec minutie, agita la mixture dans un shaker avec des glaçons et versa le tout dans un verre évasé. Même si elle était toujours mal à l'aise, Lucy fut touchée par cette attention.

– Et Abel, pour toi, une Dos Equis, une Vodka Red Bull ou un verre de Don Julio Añejo, *on the rocks* ?

Comme sa femme, Abel fut très étonné. Julio venait de citer ses trois boissons préférées. Cet inconnu connaissait bien des détails sur eux. Travaillait-il pour la NSA ? Abel avait cette très désagréable impression que Julio Molina était doté d'un sonar et qu'il pouvait lire en lui comme dans un livre ouvert. Pour quelqu'un qui se croyait passé maître dans l'art de la dissimulation, il n'y avait pas pire sensation.

– Un Don Julio Añejo alors, répondit-il, pour faire bonne figure.

Pendant que Julio apportait à Abel un verre de sa tequila favorite, le regard de Lucy se fixa sur une des photos accrochées derrière le bar. Beaucoup plus jeune, leur hôte posait en combinaison de plongée sur une plage, dos à l'océan. Il était très bel homme et paraissait, à l'époque, avoir encore l'usage de ses jambes. Lucy se demandait bien ce qui avait pu lui arriver. Julio lui donna la réponse.

– Un accident de plongée en Méditerranée, fit-il en se préparant un whisky. Mais cela ne m'a pas empêché de vivre !

Enfant, Abel avait été initié par son père à la plongée. Il la pratiquait encore occasionnellement, en vacances, mais redoutait toujours les accidents de décompression. Certains pouvaient provoquer des paralysies, d'autres étaient mortels.

Lucy continuait d'observer la photo. Les jambes de Julio n'en étaient pas le détail le plus troublant. À côté de lui posait un individu qui ressemblait beaucoup à Abel. Et puis Julio tenait dans ses bras un petit garçon au regard vert pénétrant. Elle n'osait comprendre.

– Il y a un air de famille, n'est-ce pas ? fit Julio.

Abel regarda à son tour la photo. L'enfant tenait une petite peluche, un mouton bleu. Rontonton. Et il y avait cet homme à ses côtés. Soudain, il éprouva des difficultés à respirer.

– Oui, c'est bien toi, ici. Et là, c'est Fernando, ton père. C'était mon meilleur ami.

Abel reçut un choc. Il voulut articuler quelque chose, mais sa gorge était comme nouée. Lucy traversait les mêmes affres. Pour détendre l'atmosphère, Julio approcha son siège et vint trinquer avec eux.

– À nos retrouvailles ! clama-t-il. Après tout ce temps !

Abel avala son verre de tequila cul sec. L'alcool l'aida à retrouver ses esprits. Julio le resservit. S'il ne mentait pas, leur hôte était donc le meilleur ami de son père. Le nom de Julio Molina, en revanche, ne lui évoquait toujours rien. Sa mémoire gardait bien le souvenir diffus d'un homme en chaise roulante, mais cela ne remontait pas à Tijuana, c'était plus récent. La douce odeur qui s'échappait de la cuisine continuait de leur creuser l'estomac.

Il y avait d'autres photos derrière le bar. Lucy chercha l'image d'une épouse ou d'enfants, mais ne vit rien de tel.

Julio semblait vivre seul. Sur l'un des clichés, il apparaissait au milieu d'un groupe d'une cinquantaine de personnes.

– Ce sont les employés de ma société, répondit-il avant qu'on lui pose la question.

– Ta société ? demanda Abel.

– Oui, Intercontinental Global Wire. Un éditeur de logiciels pour la finance.

International Global Wire ? Ni Lucy ni Abel n'en avaient jamais entendu parler. Un éditeur de logiciels pour la finance. En tout cas, ce n'était pas vraiment le genre d'endroit où ils auraient imaginé trouver du secours. Mais il fallait faire confiance à Clara.

– Enfin, il s'agit plutôt de mon ancienne société, précisa Julio. Je l'ai revendue il y a une dizaine d'années. Mais j'y retourne de temps en temps pour conseiller les équipes sur les questions de sécurité informatique.

Un expert en sécurité informatique. Abel comprenait un peu mieux, soudain, d'où lui venait cette passion pour les serrures exhibées sur les murs. Mais qui était cet homme, qui accueillait chez lui, en toute décontraction, les deux personnes les plus recherchées du globe ? Comme son mari, Lucy voulait en savoir plus sur cet envoyé de la Providence.

– Et que fais-tu, maintenant ? osa-t-elle demander.

– Je m'occupe d'un projet qui me tenait à cœur depuis longtemps. Je vous en parlerai tout à l'heure.

Julio faisait durer le suspense. N'y tenant plus, Abel se leva et, son verre à la main, fit un tour du salon. Il s'arrêta devant la bibliothèque et inspecta les ouvrages. C'était un bon moyen d'apprendre à connaître un inconnu. L'un des livres attira tout de suite son attention. *Le Petit Manuel de l'agent secret*. Il le montra à Lucy. Ils attendaient des explications.

– Vous vous demandez certainement ce que vous faites ici ? interrogea leur hôte en souriant.

Jour 2, National Security Agency, Fort Meade, Maryland, États-Unis.

Alex Spector avait passé une journée abominable. Jamais personne ne s'était moqué de lui de la sorte. Il s'était juré de retrouver la piste de Valdés Villazón. Pour y parvenir, il avait récupéré auprès du FBI les images des caméras de surveillance installées autour du VLA et dans la ville voisine d'Albuquerque. Puis il avait lancé un gros calcul afin d'y repérer les éventuelles apparitions de la Chevrolet 57 de Laszlo Pungor. Après plusieurs heures d'attente, il obtint les premières touches. La voiture avait été filmée la veille, dans la nuit, alors qu'elle quittait le VLA. Elle était suivie par un autre véhicule, dont la neige empêchait de déterminer la couleur ou la marque. Les fugitifs avaient eu de la chance.

La Chevrolet 57 avait également été détectée la veille, à Albuquerque. Spector réussit à mettre la main sur une caméra qui pointait vers la zone où elle s'était garée. Elle était restée stationnée près d'une heure avant que Laszlo Pungor ne revienne avec deux gros sacs. Alex Spector lista aussitôt les magasins des environs et le nom de l'un d'eux l'interpella : « Halloween & Co ». C'était une boutique de déguisements. Dans le Maryland où se trouvait la NSA, il était déjà vingt-deux heures passées. L'horaire auquel il quittait normalement son bureau. Ce soir, il avait décidé de rester plus tard.

Il informa son supérieur hiérarchique de sa trouvaille et des agents du FBI furent aussitôt dépêchés sur place, dans le Nouveau-Mexique. En ce dimanche soir, les rues étaient désertes. Les habitants d'Albuquerque continuaient de se cloîtrer chez eux par crainte de la Bombe, alors même que la distance de l'explosion les préservait du danger. Le magasin était fermé, et l'escouade dut se rendre directement au domicile du propriétaire, un vieux Chinois. Il fut terrorisé par l'arrivée des agents fédéraux.

– Quelqu’un vous a-t-il passé une commande importante hier ? demanda l’un des agents.

Le FBI s’intéressait de plus en plus aux affaires de fraude fiscale, ce qui fit trembler le commerçant.

– Oui, quelqu’un est venu. C’était ma plus grosse vente depuis des mois et il m’a payé en liquide. Mais je vous jure que je vais tout déclarer.

– À quoi ressemblait cet homme ? poursuivit l’agent.

– C’était un très vieux monsieur.

Le Chinois acquiesça en voyant la photo de Lazslo Pungor, que Spector avait envoyée à l’enquêteur sur son terminal portable.

– Et qu’a-t-il acheté ? demanda l’agent.

– Des perruques, du maquillage et la plupart des accessoires du magasin.

– Vous avez les références exactes de ces achats ?

– Non, malheureusement pas. Je n’utilise pas de codes-barres à la caisse. Mais il a presque tout pris.

Depuis son bureau, Spector demanda qu’on lui transmette la marque du maquillage et des perruques : il ne s’agissait pas de jouets pour enfants, mais d’accessoires professionnels. Le tout était d’excellente qualité. Il téléchargea le catalogue du fabricant de perruques sur le site Internet de la société. Il y avait, en tout, une trentaine de modèles. Il les transmit à l’agent du FBI qui les montra à son tour au vendeur. Pungor les avait tous achetés. Spector se mit à bricoler des portraits-robots pour les trois fugitifs avec les différentes perruques. Quand il vit le résultat, il jura. Le gouvernement américain ne pouvait tout de même pas diffuser un avis de recherche des Village People.

Jour 2, Boulder, Colorado, États-Unis.

Julio se lança.

– Votre présence ici a un rapport avec tes parents, Abel.

Abel fronça les sourcils. Ça, il commençait à s’en douter.

– Avant qu’ils ne soient assassinés, vous le savez, ton père luttait contre le cartel de Tijuana.

Abel se souviendrait toute sa vie de ce jour de 1983. Ils avaient passé un moment merveilleux sur la plage à Tijuana. C’était un dimanche. Son père, le juge Fernando Salazar Chacón, menait une lourde enquête sur les cartels de la ville et avait réussi exceptionnellement à se libérer. Sur le parking, alors que le petit garçon s’apprêtait à monter dans la voiture, une moto s’était approchée et deux hommes avaient fait feu sur ses parents. Abel avait été épargné, mais cette journée avait bouleversé le cours de sa vie. Elle était marquée au fer rouge dans sa mémoire et son cœur.

– Au début des années quatre-vingt, Fernando était l’un des premiers juges à s’attaquer au fléau de la drogue, qui faisait vivre des régions entières et sur lequel Mexico fermait les yeux depuis trop longtemps.

Julio avala une gorgée de whisky.

– Il s’intéressait aussi aux circuits de blanchiment d’argent utilisés par les cartels. Et il découvrit qu’ils impliquaient une organisation dirigée par une très haute personnalité.

Abel fut tenté de l’interrompre pour lui demander le nom de cette personne, mais il se dit aussi que cela ne résoudre pas leurs problèmes du moment. Julio devait faire vite et aller droit au but.

– Il faut que je te raconte cette histoire. Sois patient. Elle est directement liée à ce qui vous arrive.

Lucy et Abel se fièrent à leur interlocuteur.

– L’affaire était tellement importante que Fernando s’en était ouvert à moi. Il ne le faisait pas, d’habitude. Ta mère aussi était au courant. Nous étions les seuls en qui il avait

confiance. Laura le soutenait pour qu'il aille jusqu'au bout de son combat, dont dépendait la survie des populations de Tijuana.

Abel reconnaissait bien là ses parents, dont Clara lui avait tant parlé.

– Un jour, alors qu'il avait accumulé suffisamment de preuves pour faire tomber cet homme, il me demanda de veiller sur ta mère et toi si ça tournait mal. Dix jours plus tard, Laura et lui étaient assassinés par le cartel. Sur ordre de cette haute personnalité.

Abel accusa le coup. Les véritables commanditaires du meurtre de ses parents n'étaient donc pas ceux qu'il avait toujours accusés. Il laissa tout de même Julio poursuivre.

– Dans l'enquête sur leur homicide, la piste du blanchiment ne fut jamais évoquée. Les pièces à conviction relatives à ces circuits avaient été détruites. Le gouvernement mexicain se contenta donc d'appréhender les tueurs, de simples exécutants. Et le dossier Salazar fut refermé. Cette version convenait à tout le monde.

Abel en était lui aussi resté à cette version. Il vida sa tequila d'un trait et tendit son verre pour que son hôte le resserve.

– Sauf à toi, Julio ? relança Lucy.

– Sauf à moi, en effet, répondit-il avec beaucoup d'humilité. J'étais le seul à encore savoir.

– Et tu n'as rien fait depuis tout ce temps ? lui demanda Abel sur un ton légèrement agressif.

Julio, qui connaissait son caractère, vit qu'il allait s'emporter.

– Pas exactement, tu le comprendras tout à l'heure, tempéra-t-il. Fernando m'avait laissé en secret une copie de ses dossiers et j'ai commencé à les analyser après sa mort. Ce qu'il avait découvert était explosif. Le circuit de blanchiment servait des organisations criminelles, mais aussi de grandes entreprises et des États. Une simple dénonciation n'aurait

servi à rien. Contre une telle institution, qui bénéficie du soutien des politiques, on ne gagne pas aussi facilement. Il faut être très rusé, sinon on le paie de sa vie. Comme tes parents.

La réponse ne suffisait pas à Abel. Julio aurait dû, selon lui, essayer de faire tomber les commanditaires autrement.

– Rassure-toi, je me suis attelé à cette tâche mais il m'a fallu du temps. J'étais informaticien et la seule chose dont je savais me servir, c'était un ordinateur.

Julio devait d'ailleurs plutôt bien se débrouiller, songea Abel, en repensant à la tablette qu'il avait conçue et à la société qu'il avait créée. En tout cas, c'était une raison valable pour ne pas être intervenu tout de suite.

– De plus, quand tes parents sont morts, je devais veiller sur toi. C'était ma priorité. Lorsque le gouvernement mexicain a organisé ton transfert chez Clara, aux États-Unis, et t'a placé sous la surveillance du FBI, cela m'a fait très peur. J'ai cherché un moyen de te rejoindre.

Abel se rappela à nouveau les mots de Clara. *Tu l'ignores encore, mais c'est l'homme qui t'aime le plus au monde.* Il était en train d'en obtenir la preuve.

– Les sociétés américaines recrutaient beaucoup d'informaticiens, à l'époque. Afin d'être près de toi, je me suis fait embaucher à Boulder, sous une nouvelle identité, pour que l'on ne puisse ni remonter dans mon passé ni établir un lien entre tes parents et moi.

Julio Molina n'était donc pas son véritable nom.

– Je m'appelle Octavio Guardado Gracida, mais depuis tout ce temps, je me suis habitué à Julio.

Octavio Guardado Gracida. Ce nom réveilla aussitôt une foule de souvenirs. Le meilleur ami de son père s'appelait effectivement Octavio. Il se joignait souvent à la famille d'Abel, le week-end. C'était un homme charmant qui adorait jouer avec lui. Dans sa mémoire, Octavio ne venait pas seul.

– Tu n’avais pas une femme et une fille, à l’époque, Julio ? lui demanda-t-il.

Son hôte parut embarrassé par la question.

– Je n’ai jamais eu ni femme ni enfants. Beaucoup de gens venaient le week-end chez tes parents. Tu dois confondre.

Abel n’insista pas. Tout cela remontait à un passé si lointain. Il laissa Julio poursuivre.

– Quand j’ai constaté que le FBI ne te voulait pas de mal, je me suis replongé dans les dossiers de Fernando. Je ne connaissais rien au crime organisé, ni à ses méthodes. J’ai passé des années à me documenter sur le fonctionnement de ce monde invisible. Alors seulement, j’ai commencé à imaginer un plan pour venir à bout de cette organisation.

– Seul ? demanda Abel.

– Oui, seul.

Comment un homme seul pouvait-il lutter contre une organisation criminelle ? Ce combat était au moins aussi désespéré que celui de Gaïa. Lucy et Abel ne pouvaient que compatir. Ils se sentaient enfin en confiance et décidèrent d’enlever leurs déguisements. Julio s’en amusa.

– Le fait d’être seul m’a fait perdre beaucoup de temps. En trente ans, l’organisation que ton père avait débusquée a connu un développement exponentiel. À chaque fois que j’étais sur le point d’intervenir, son changement de dimension me poussait à revoir complètement mon plan d’attaque.

Lucy pensa à sa mère, Dorothy, qui avait souffert autrefois d’un cancer à évolution rapide. Elle se souvint qu’à l’époque, le corps médical devait sans cesse revoir le protocole à adopter et ne parvenait jamais à démarrer le traitement. Lucy, qui n’était encore qu’adolescente, s’était battue aux côtés de sa mère et celle-ci s’en était finalement sortie. Son père, toujours en voyage d’affaires, ne leur avait été d’aucun secours, et son attitude avait achevé de la dégoûter. Dès qu’elle avait été en âge de partir, elle avait

quitté le Connecticut pour s’installer en Californie, loin de lui. Sa mère en avait été profondément attristée.

– Aujourd’hui, enfin, nous avons la possibilité de détruire cette organisation. Mais il va me falloir votre aide.

Abel soupira. C’étaient eux qui avaient besoin de son aide, pas l’inverse.

– Julio, j’aurais aimé t’aider à venger mes parents de cet homme dont tu parles, mais nous verrons ça une autre fois. Viens, Lucy.

Il se leva du canapé et prit sa femme par le bras.

– Abel, rassieds-toi ! lui intima Julio en le retenant par la manche. Si vous êtes ici, c’est que ce combat est le même que le vôtre.

Ils s’arrêtèrent et fixèrent intensément leur hôte.

– L’homme dont je parle est celui qui a fait de vous les fugitifs les plus recherchés au monde.

– Le président Carlson ? tenta Abel, stupéfait.

Julio se racla la gorge sous l’œil avide de ses invités.

– Non, Cornelius Fox, lâcha-t-il.

Abel tomba lourdement sur le canapé, soudain vidé de toute son énergie. Lucy demeurait immobile, sans vie. L’odeur envoûtante de légumes et de viande qui s’échappait de la cuisine emplissait maintenant le salon.

– Vous restez pour dîner ? fit Julio.

– Cela paraît maintenant difficile de refuser, balbutia Lucy.